

## Gui de Cavaillon

Le troubadour Gui de Cavaillon (vers 1175 - vers 1229) :  
un acteur nobiliaire de la croisade albigeoise.  
(La vielle et l'épée de Martin Aurell)

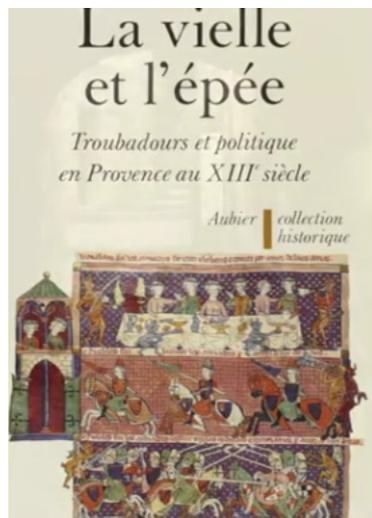
Gui de Cavaillon naît, vers 1175, dans une famille aristocratique du Comtat Venaissin, seule principauté du comte de Toulouse située à l'est du Rhône, autour d'Avignon et son arrière-pays. Il apparaît comme l'un des plus fidèles guerriers de Raimond VI (1194-1222) et Raimond VII (1222-1249), auprès desquels il combat, avec acharnement et constance, les croisés de Simon de Montfort. Sa vie durant, il tente de s'opposer à la poussée française en Languedoc et Provence.

L'intensité de son engagement personnel soulève le problème des mobiles qui poussent les membres de certaines maisons aristocratiques, plutôt que d'autres, à lutter dans le camp toulousain ; elle pose la question des valeurs chevaleresques, de la culture militaire et de l'idéologie politique qui déterminent l'action de maints combattants ; elle permet de s'interroger sur la place éventuelle que l'hérésie cathare occupe dans leurs motivations.

### Œuvres musicales

Vos que me semblatz dels corals amadors. - Condesa de Provenza Garsenda, Gui de Cavaillon, aut.. (1990) avec Gui de Cavaillon comme Auteur du texte

Vos que m. semblatz. - la Comtesse de Provenza, en Gui de Cavaillon, aut.. - (2012) avec Gui de Cavaillon comme Auteur du texte



### Écouter :

<https://www.youtube.com/watch?v=efjVFRdX4Mg>

**Sources :** <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01306885>  
CESCM - Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

# LA VILLE & SES SEIGNEURS

Dans le Comtat du XIII<sup>e</sup> siècle, beaucoup de localités, de biens et de droits sont inféodés à des vassaux qui administrent, rendent la justice, perçoivent les revenus par l'intermédiaire d'un bayle ou d'un viguier.

Les plus grands nobles sont des barons (Sérignan, Beaumes, Le Thor) mais à Cavailon, les châtelains sont vicomtes. La ville est entourée des castra (châteaux fortifiés) de Robion, La Tour-de-Sabran et des Taillades.

La plupart des fiefs sont divisibles, héritage du droit romain sur la propriété, les familles nobles cherchant à donner à chaque enfant une part de l'héritage. Les fiefs sont ainsi parfois extrêmement morcelés, comme c'est le cas à Cavailon, avec une multitude de co-seigneuries.

## "Moi, Amiel de Cavailon..."

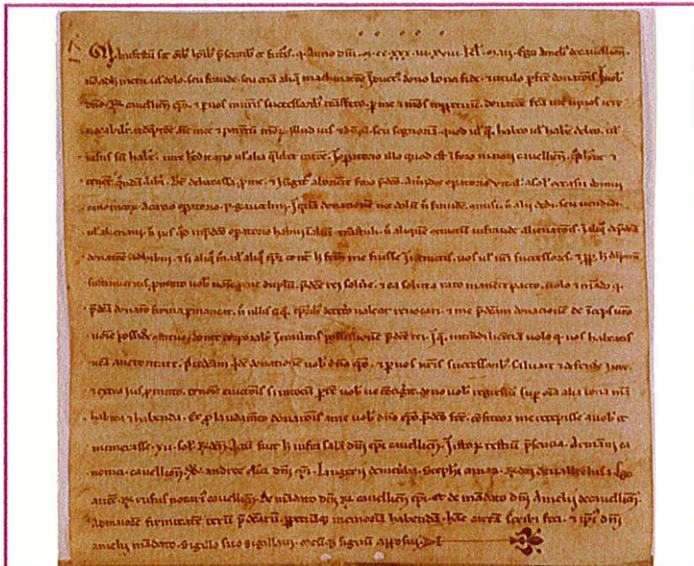
Les vicomtes de Cavailon sont l'une des plus anciennes et des plus puissantes familles du Venaissin : on en fait remonter l'origine au XI<sup>e</sup> siècle (voire même à Saint-Mayeul (Xe s.), abbé de Cluny et originaire d'Albion).

Au XIII<sup>e</sup> s., les trois fils de Bertrand de Cavailon se partagent la seigneurie. Il s'agit d'Amiel, Geoffroy (qui vivent apparemment à Cavailon) et Gui, partisan fidèle du comte Raymond VII de Toulouse, et troubadour fameux.

Seigneurs de la ville mais en bute à des difficultés financières, ils cèdent peu à peu leurs droits à l'évêque Bertrand de Durfort et surtout à son successeur, Rostan Bélinger.

Ces droits portent tant sur la ville que sur la campagne et sont extrêmement divers : redevances perçues sur une boutique, une maison, une terre, sur le bourg de Saint-Phalès, le château de la Roquette, sur la montagne dépendant de Saint-Ferréol (le quart des cervidés capturés sur ces terres), ou encore, sur la vente des langues de bœuf; (en 1232 par exemple, Amiel vend ses droits sur deux hommes pour une pieuse raison : il a besoin d'argent pour le pèlerinage à Compostelle).

En 1263, le fils d'Amiel, Bertrand, vendra le reliquat des droits qu'il possède sur la cité (un peu moins d'un quart) à Giraud Amic, seigneur de Châteauneuf et du Thor.



## 2. Donation par Amiel de Cavailon à l'évêque Rostan, de ses droits sur un ouvrier en la place principale de Cavailon. 14 avril 1233. Charte sur parchemin.

*Charrier de l'évêché de Cavailon, Archives départementales de Vaucluse, (cl. J.-D. Picasso).*

Cette boutique (ou atelier), tenue par les enfants de feu Bertrand Barassa, se situe sur l'actuelle place aux herbes, entre : au levant, la place; au midi, l'atelier d'un nommé Vitalis Drapier, au couchant, la maison des chanoines et au nord, la boutique de Pierre Gaucelmi. Amiel s'en défait contre 12 sols de Raymondins. L'acte est dressé par R. Roux, notaire de Cavailon, dans le palais épiscopal.



Sceau d'Amiel, vicomte de Cavailon, 1233. *Fragment de sceau en cire pendant sur lacs de soie bleue et jaune.*

Avers : cavalier tenant son bouclier de la main droite et brandissant [son épée] de la main gauche. Fragment de légende : [CAVE]LLIONE]. Revers : lion marchant à gauche. Légende : AMELIU[S]

## Sources :

Archives de Cavailon  
avec l'aide précieuse d'Hélène Maignan - archiviste de la ville pour la numérisation de ces documents.

## "Guis de Cavalhon, gentils bars de Proensa..."

*("Gui de Cavaillon, noble baron de Provence")*

Gui de Cavaillon (fin XIIe s.-vers 1230), frère d'Amiel et Geoffroy, était chevalier et troubadour, mais il fut aussi l'un des plus fidèles partisans du comte Raymond VII de Toulouse.

A ses côtés depuis 1216 et compagnon des heures les plus sombres, il jouissait auprès de lui d'un grand crédit et fut envoyé plus d'une fois en ambassade tant auprès du roi de France Philippe-Auguste que du pape Honorius III, pour obtenir la réconciliation du comte avec l'église (1224).

Il fit partie des otages confiés à Louis IX, en garantie de l'exécution des clauses du traité de Paris (1229).

Attesté entre 1202 et 1207 à la cour d'Alphonse II de Provence, il est l'un des signataires en 1204, de l'acte de mariage de Pierre II d'Aragon avec Marie de Montpellier.

A partir de 1209, il lutte contre les Français aux côtés du comte de Toulouse et est mentionné dans la *Canso de la cruzada* parmi les chevaliers les plus vaillants et les plus fidèles au comte.

On sait, par un acte de 1222 qu'il était chevalier de l'ordre du Temple.

Le dernier acte qu'il passa date de 1229 (sentence arbitrale réglant le différent qui l'opposait à l'évêque Rostan) et on fait l'hypothèse qu'il mourut avant 1233.

Son activité poétique est connue par quelques pièces d'inspiration variée :



*"Guis de Cavalhon fo un gentils bars de Proensa, seingner de Cavalhon, larcs hom e cortes et avinens cavalliers, e mout amat de domnas e per totas gens; e bons cavaliers d'armas e bons gerrers; e fe bonas tensons e bonas coblas d'amor et de solatz; e si se crezet qu'el fos drutz de la contessa Garsenda moiller que fo del comte de Proensa que fo fraire del rei d'Aragon."*

"Gui de Cavaillon fut un noble baron de Provence, seigneur de Cavaillon, courtois et gracieux chevalier, très aimé des dames et recherché de tous, bon chevalier et bon guerrier; il fit de belles chansons et de beaux poèmes d'amour et de divertissement. On dit qu'il fut l'amant de la comtesse Garsende (de Sabran), épouse d'Alphonse II, comte de Provence, qui était le frère du roi d'Aragon."

*"Mos Guis de Cavalho desobr'un caval ros  
a dig al comte jove : oimais es la sazoz  
que a grans obs Paratges que siatz mals e bos,  
car lo coms de Montfort que destrui los baros  
e la gleiza de Roma e la prezicasios  
fa estar tot Paratge aunit e vergonhos,  
qu'en aisi es Paratge tornatz de sus en jos;  
que si per vos no.s leva, per totz tems es rescos."*

Canso de la cruzada (laisse 154)  
Ed. E. Martin-Chabot

Mais Gui de Cavaillon, monté sur un cheval bai  
a dit au jeune comte : "Voici venu le temps  
où Parage\* réclame de vous rigueur et bonté  
car le comte de Montfort le fléau des barons  
et l'église de Rome et la prédication  
ont avili Parage et l'ont rendu honteux,  
au point que Parage à terre est abattu;  
si vous ne le relevez,  
pour toujours il est mis au secret.

\*[noblesse naturelle, vertu courtoise]

*"Senhe . n coms, saber volria  
Qual tenriatz per melhor :  
Si l'apostoli us rendia  
Vostra terra per amor,  
o si per cavallairia  
La conqueretz ab honor  
Suffertan freit e calor.  
Qu'ieu sai ben la qual penria  
S'era de tan gran ricor,  
Que l maltraichz torn en legor."*

Partimen de Gui au comte, cité par Savério Guida dans  
*"L'attività poetica de Gui de Cavaillon durante la crocia-  
ta albigese"* .

Seigneur comte, j'aimerais savoir ce que vous tenez  
pour meilleur : que le pape vous rende votre terre par  
complaisance ou que vous la reconqueriez avec hon-  
neur, par les armes, souffrant froid et chaleur. Moi, je  
sais bien ce que je choiserais si j'avais un si grand pou-  
voir, pour que la souffrance se transforme en joie.

## Sources :

Archives de Cavaillon  
avec l'aide précieuse d'Hélène Maignan - archiviste de la ville pour la numérisation de ces documents.

## GUI DE CAVAILLON Troubadour du XIIe siècle

Par JEAN GIROUD

Une branche des Adhémar de la maison d'Orange s'établit au XIe siècle à Cavaillon, sous le titre de vicomte; c'est l'une des plus "considérables" des Etats du comte de Toulouse. Leur château se situait en ville, sans doute à l'emplacement de l'actuel hôtel de ville.

Le nom de Gui (Guis de Cavalho) apparaît en 1204 lorsqu'il garantit le mariage du roi d'Aragon. Son biographe le décrit comme un seigneur "généreux, courtois et brave et qui par de nobles manières plaisait éminemment aux dames". Raymond VI est excommunié au concile de Montpellier (1211) et dépossédé de ses terres. Gui le persuade de lever une armée pour reprendre le Comtat et s'y engage entièrement dès 1216.

Raymond VII tente de mettre fin à ces guerres fratricides. Il envoie Gui auprès de Philippe-Auguste en 1222 pour le prier de le réconcilier avec le pape; il demande au souverain "d'ajouter foi à ce que vous dira de ma part, Gui de Cavaillon, porteur des présentes". Mais le feu se rallume; Louis VIII prend la tête d'une croisade contre Raymond VII en 1223. Vers 1226, les Français assiègent Châteauneuf défendu par Gui de Cavaillon. Celui-ci appelle à son secours Bertrand Folcon d'Avignon son vassal qui refuse de venir. "Tout le jour nous sommes armés et à cheval; le soir dès que nous avons promptement soupé nous faisons garde entre les remparts et le fossé". Dans sa réplique Bertrand met en doute les prouesses de Gui "Point ne croirai que Gui contre les Français lance son lion..." "Ja non creirei d'en Gui de Cavaillon/Qu'entr'els Franceis enpengea son leon...".

Avignon est pris par les Français (1226). Raymond VII fait soumission à Louis IX. Des pourparlers s'engagent; ils aboutissent en 1229 au traité de Meaux. Pour le garantir, Claude de Cavaillon est l'un des otages que le comte donne au roi en attendant la signature définitive du traité.

En janvier 1229, Gui est garant du pacte qui règle la question territoriale du Comtat. Pithon-Curt écrit que "Gui de Cavaillon, ses frères et l'évêque Carbonel transigèrent avec les habitants de Cavaillon en janvier 1244 et les obligèrent à reconnaître leurs droits".

### Sources :

Archives de Cavaillon avec l'aide précieuse d'Hélène Maignan - archiviste de la ville pour la numérisation de ces documents.

Gui est encore actif en 1251; il participe à une joute musicale organisée par la comtesse Béatrice de Provence au château de Beaucaire.

Gui est un troubadour; il nous laisse des sirventes (poèmes) polémiques. Il s'attaque au clergé, coupable selon lui d'avoir abandonné sa vocation première pour se livrer à des activités beaucoup plus temporelles, et attribue "au fléau des barons, à l'Eglise de Rome et aux prédications", la décadence de toutes les valeurs chevaleresques.



La deuxième partie de la "Chanson de la croisade des Albigeois" serait son œuvre; d'une grande pureté de langue, elle se caractérise par un farouche nationalisme, une grande rigueur historique et une bonne impartialité.

En 1216, après s'être reposés à Salon, Raymond VI et Gui de Cavaillon chevauchant, échangent les propos suivants: "Voici le



moment

venu où courtoisie a grand besoin que vous soyez bon ou mauvais, car grâce au fléau des barons, au comte Montfort, à l'Eglise de Rome et aux prédicateurs de la Croisade, courtoisie est aujourd'hui honteuse et honnie et toute noblesse tellement abaissée que si elle ne se relève par vous elle est à jamais perdue... Comte de Toulouse, soyez loyal, généreux, magnifique; c'est le moyen de vous faire considérer comme un bon seigneur. Accordez plus que de refuser".

Lorsqu'il défend le comte contre Guillaume d'Orange, le troubadour déclame: "Bannières et chevaux armés avec de valeureux vassaux auront désormais leur temps... Je ne me dissimulerai pas la joie du mal qui arrive à ceux des Baux; je suis bien en droit de m'en réjouir puisqu'ils m'ont ruiné Robion, dont je n'ai pas encore tiré vengeance... Qu'il ne sorte pas de son royaume sans de

### TEXTES EN OCCITAN DE GUI DE CAVAILLON

"Coms, si voletez esser presatz,  
Sias adreg et enseingnatz,  
Larcs et de bella mession:  
Qu'enaissius tenra hom per bon,  
Si als entrains et als privatz  
Donnatz, e'ls enemics baisatz;  
E qu'ametz mais mais dir oc que non".

"Comte, si vous voulez recueillir l'estime,  
Soyez loyal et instruit,  
Généreux et grand; Vous serez reconnu  
comme homme bon  
Si aux étrangers et à vos proches  
Vous donnez, et si vous abaissez  
vos ennemis; Et préférez donner  
que de refuser.

### II ADRESSE CE "TENSON" (poème d'amour) À GERSANDE DE SABRAN :

"A la reina, Bernardon,  
Mi vai dire tost e viatz  
Mil salut et mil amistatz  
E transmet li esta tenson".

bons guides, car il est sujet à se laisser prendre prisonnier". Guillaume répond par un autre sirvente: "Vous m'accusez à tort d'avoir détruit Robion; je n'en ai fait tomber qu'une tour, encore ne sais-je pas bien si c'est moi qui l'ai renversée... Rendez votre lion plus souple; il se hérisse trop facilement" "En Gui, a tort me menassatz... E plegassetz vostre léon, qu'un petit trop irrisatz".

Son assiduité à la cour d'Alphonse II, comte de Provence, fit croire qu'il était l'amant de son épouse, Gersande de Sabran (1180-1242), Il lui parle d'amour avec ses "canso". Il dit ainsi "que le mérite de sa maîtresse le fait trembler; que cette considération seule l'empêche de lui offrir des vœux, jusqu'à ce qu'il ait rendu assez de services pour se croire en droit de lui adresser quelques prières... car de beaux faits valent une déclaration".

Une autre poésie raconte un dialogue entre Gui et son manteau qui lui avait joué quelques mauvais tours dans des aventures galantes. "Il m'a fait tant de honte que j'en ai encore la tête basse; je préfère qu'il eût été brûlé plutôt que de perdre, les bonnes grâces de l'aimable Donsava et de la belle dame Galberge". Le manteau répond: "Je vous ai bien gardé du froid!" Gui promet de faire teindre son vêtement en rouge, mais habitué à entendre de vaines paroles, le manteau ne s'y fie point; "Mantel vil de croi fil A mon dan vos comprei...".

L'ère des troubadours s'achève par les contrecoups des guerres contre les Albigeois. Le retour des grandes croisades met aussi fin aux cours locales.

Photo en haut : Blason de la famille Cavaillon.

Photo en dessous : Obole de Raymond VII (recto et verso).



## Clovis Hugues

Majoral du Félibrige (1898-1907)  
né le 3 novembre 1851 à Ménerbes - Décès le 11 juin 1907 à Paris  
est un poète, romancier et homme politique français.

La ville de Cavailon a donné son nom à l'un de ses collègues et celle d'Aix à l'une de ses rues (un lycée privé donnant sur cette rue a également pris le nom de Clovis Hugues).

### Œuvres

Lettre de Marianne aux républicains, Imprimerie Clappier, 1871

### Poésie

Poèmes de prison (1875), écrits durant sa détention

La Charrue (1876)

Les Soirs de bataille, Alphonse Lemerre, (1883)

Jours de combat, Dentu, (1883)

Les Evocations, G.Charpentier, (1885)

Vers, (1888)

Le Travail (1889)

La Chanson de Jehanne d'Arc, Bibliothèque Charpentier, 1900

Les Roses du Laurier, Bibliothèque Charpentier, 1903

Ode au vagin (10 août 1906)

### Romans

La Vierge rouge, (1881)

Madame Phaëton (1885)

Monsieur le gendarme, roman villageois (1891)

### Théâtre

Une Étoile (1888)

Le sommeil de Danton, drame en 5 actes (1888)

Les Joujoux du théâtre, comédies enfantines :

Cendrillon,

La Boîte à musique,

La Maison des dimanches,

Tyl l'Espiegle, illustrations de Louis Bailly,

Delagrave, (1905).

(1889)

Prix de poésie

de l'Académie française

(1900)

Prix Archon-Despérouses

## LE BAISER

*Oh ! le premier baiser sur la lèvre adorée !  
Comme il vous met au front la subite pâleur !  
On ne sait si l'on boit, tant l'extase est sacrée,  
Le souffle d'une femme ou celui d'une fleur.*

*Délicieusement meurtrie et déchirée,  
L'âme flotte, se livre au songe ensorceleur.  
Une larme envahit la prunelle égarée :  
Le bonheur est si grand qu'il touche à la douleur.*

*Et puis, on se remet à vivre, on souffre, on pleure ;  
Mais l'amour refleurit dans la fuite de l'heure,  
On est le fiancé qui survit dans l'époux ;*

*Et l'on accepte tout, même l'injure infâme,  
Parce qu'on a gardé sur la bouche et dans l'âme  
La pudique fraîcheur du baiser lent et doux.*

*Extrait - Vers -1888  
Clovis Hugues*

## CLOVIS HUGUES

Clovis Hugues est né le 3 novembre 1851 à Ménerbes, le lendemain du coup d'Etat de Napoléon III.

Son père, meunier, l'envoie au séminaire de Carpentras.

Homme de petite taille, son visage est grêlé par la petite vérole.



A vingt ans, au moment de la Commune de Paris il s'engage dans la voie républicaine et publie une "Lettre aux Républicains" où il ranime l'esprit de la Révolution: "J'ai rêvé l'émancipation du prolétaire et voilà que les favoris de la fortune se sont assis au banquet de la République". Pour cela il est condamné à trois ans de prison; c'est là qu'il écrit de nombreux poèmes.

En 1877, il tue en duel J. Daime, journaliste bonapartiste qui avait insulté son épouse au lendemain de son mariage civil à Toulon.

En 1881, il est élu député des Bouches-du-Rhône, à l'extrême gauche, seul représentant du Parti socialiste; il y présente une pétition réclamant l'électorat et l'éligibilité des femmes.

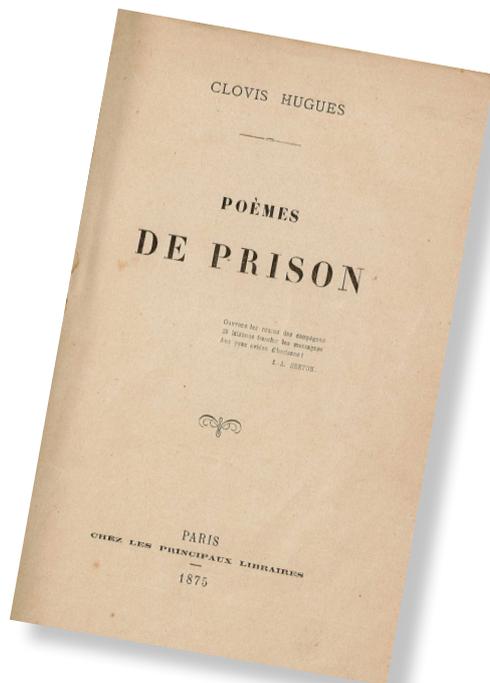
Réélu en 1885, sa tentation boulangiste le brouille avec Marseille. Au renouvellement de 1889, il se présente à Lyon, où il est battu. Il part pour Paris où quatre ans plus tard il bat Aristide Briand. Il conserve son siège jusqu'en 1906.

Mais il se fait surtout connaître dans la poésie montmartroise. Son œuvre est d'une étonnante richesse: romans, œuvres en provençal (majoral du félibrige en 1898)... Son poème *Le Droit au bonheur*, sera lu lors des fêtes des socialistes.

On le voit à Cavaillon le 16 août 1894, pour l'inauguration du buste de Castil Blaze.

Clovis Hugues aimait beaucoup Embrun; il célèbre la ville dans une ode. C'est là qu'il est enterré à sa mort, le 11 juin 1907. Son épouse, Jeanne, réalise son buste ainsi que celui du monument de Ménerbes inauguré en 1910.

Jean GIROUD



### Sources :

Archives de Cavaillon  
avec l'aide précieuse d'Hélène Maignan  
archiviste de la ville pour la numérisation de ces documents.



## Pierre Chabert

né le 3 novembre 1914, à Cavaillon, mort le 18 décembre 2012, est un poète français contemporain.

Pierre Chabert apparaît comme un écrivain totalement en phase avec son époque. Il resta toujours passionné par l'évolution de la pensée scientifique, de Jean-Henri Fabre à Teilhard de Chardin, puis Einstein. Quant à la découverte des écrits de Sigmund Freud, elle constitua sans doute pour lui un tournant décisif. L'influence de son environnement vauclusien, son enfance à Cavaillon dans un milieu paysan pétri de comportements ataviques aussi bien que d'aspirations intellectuelles, imprègnent son premier recueil de poèmes et reviennent en force dans les derniers ouvrages, après l'aventure humaine et littéraire que représenta son investissement dans « La Tour de Feu » et « Les Hommes sans épaules ».

### Œuvre

Ombres chinoises (Albert Messein, 1935)  
L'homme des bois (La Tour de Feu, 1952)  
Prendre passage (Monteiro, 1953)  
Heureux comme les pierres, avec Pierre Boujut (TDF, 1954)  
Poésie plane (TDF, 1954)  
Montagne (Monteiro, 1955)  
Niveau Zéro, avec lithos de Justin Grégoire (Oppède, 1957)  
Arambre, édition incomplète (Guy Chambelland, 1957)  
Double jeu, avec linos de Justin Grégoire (Oppède, 1961)  
Arambre (Guy Chambelland, 1965)  
Les Sales Bêtes (Poésie-Club, coédition Guy Chambelland-Saint-Germain-des-Prés, 1968)  
Automne de grand carnage (Vers les Bouvents, Bassac, 1972)  
Le mal des silex (Le club du poème, 1973)  
Les Onthophages ou les Ontophages, illustrations de Henry Le Chénier (Guy Chambelland, 1973)  
La morale du somnambule précédé de Quelques sales bêtes (Le Pont de l'Épée, 1977)  
L'Exhaustif, illustrations d'Alexandre Marcos (Éditions de la Grand-Rue, Longjumeau, 1995)  
Un octogénaire plantait (Les Hommes sans épaules, librairie-galerie Racine, 1998)  
L'amour la mort, illustrations de Henry Le Chénier (L'Arrousaire, Avignon, 1999)  
Aboli bibelot, avec dessins collages de Henry Le Chénier (L'Arrousaire, Avignon, 1999)  
L'amour la mort, Un demi-siècle en poésie (Autres Temps, 2001)  
Géraldine (à paraître)  
Étude sur la «Prose pour Des Esseintes» de Stéphane Mallarmé (non publiée)  
Quelles sales bêtes !, réédition de quelques «sales bêtes», avec dessins de Jean Trubert ; éditeur : Chantal Trubert, 2012  
Ursification du primate, édition L'Arbre (Didier Ard), 2015

## SALES BÊTES

Animaux en sucre, petits animaux de tout repos, même les loups sont herbivores. Gentil Dalléas, t'es l'ami des bêtes. Moi, je connais que la sale bête, je la fréquente pas, je la recherche pas, faut l'avouer, mais elle se pointe quand même, toute seule et spontanée. Elle vient se frotter à ma veste avant de me faire quelque saloperie, elle me choisit. Note bien que la sale bête, on ne la décourage pas comme il faudrait, on ne la repousse pas, on l'admire bien au fond, on la trouve originale, audacieuse, adorable. La sale bête a du caractère, c'est connu, elle ne se laisse pas marcher sur les pieds. Elle s'avance avec son cri spécifique, son mufle, son bec, sa corne, et l'on se récrie, qu'elle est drôle, ma foi. Ou même on se promène dans un tapis craquant de sales bêtes plates qui ouvrent des mâchoires de cinquante centimètres, et font clac à un doigt de vos mollets. O caresser la toison écailleuse des dangereuses bêtes, quand la famille devient monotone, qu'en dis-tu, ma fille ?

*Extrait :*  
*Les sales bêtes, 1968*  
Pierre Chabert



## Castil-Blaze

(François-Henri-Joseph Blaze)

né à Cavaillon le 1<sup>er</sup> décembre 1784 et mort à Paris le 11 décembre 1857) est un musicographe, critique musical, compositeur, éditeur français et également auteur provençal en langue d'oc.

Après son enfance passée à Cavaillon, il monte à Paris pour faire des études de droit mais aussi apprendre la musique, notamment au Conservatoire de musique. Après avoir passé à nouveau quelques années dans le Vaucluse, Castil-Blaze se réinstalle définitivement à Paris.

Une grande partie de son activité consiste à adapter des opéras français et étrangers pour différentes scènes de la province française. Dans ces cas-là, Castil-Blaze adapte le livret ainsi que la musique. Ce travail d'arrangeur sera largement critiqué, mais Castil-Blaze affirmait que cela permettait à une partie du public de se familiariser avec l'opéra.

Castil-Blaze s'est largement fait connaître comme critique. À partir du 7 décembre 1820, il publie dans Le Journal des débats des Chroniques musicales. Castil-Blaze est sans doute, en France, le premier critique musical à avoir étudié la musique.

Castil-Blaze est l'auteur de plusieurs ouvrages et articles, portant sur la théorie de la musique, son histoire et l'histoire du théâtre.

### **Il a lancé une série de trois ouvrages :**

L'Opéra,  
Le Théâtre-Italien et  
L'Opéra-Comique.

Castil-Blaze a écrit la **traduction française du livret du Barbier de Séville de Rossini** en y rajoutant des dialogues parlés pour la plupart empruntés à Beaumarchais, en en modifiant la structure qui passe de deux à quatre actes et en changeant certaines tessitures vocales. L'opéra en français avec ses dialogues parlés (opéra-comique) est donné le 8 novembre 1884 à l'Opéra-Comique avec un très grand succès et s'installe au répertoire.

Comme compositeur, Castil-Blaze a surtout réalisé **des arrangements dont le plus célèbre est Robin des Bois ou les Trois balles**, adaptation de 1824 du Freischütz de Weber, œuvre finalement bien éloignée de l'original.

Mais Castil-Blaze est également l'**auteur d'un opéra en quatre actes** : Belzébuth ou les Jeux du roi René, Montpellier (intégrale)  
d'un opéra comique en un acte, La Colombe,  
de plusieurs œuvres originales, en particulier d'œuvres sacrées, dont deux messes solennelles.

Castil-Blaze a enfin exercé comme éditeur, d'abord pour publier ses propres œuvres, littéraires comme musicales, mais il ne s'y est pas limité : il a, entre autres, édité les œuvres de Beethoven.

Castil-Blaze n'avait pas oublié ses origines provençales. Doté d'un esprit vif et fécond ainsi que d'un sens critique aigu, Castil-Blaze disait justement : « Je n'attache de prix qu'à mes œuvres provençales ; c'est le seul bagage poétique et musical que je lègue à la postérité. Léger, mais ficelé de mains de maître, ce colis arrivera plus facilement à son adresse... »

Le bagage dont parlait Castil-Blaze se réduit à **douze chansons populaires écrites en langue provençale**, qu'il publia lui-même en 1845. Il s'y ajoute **vingt-sept pièces de vers** qu'il ne publia pas de son vivant, mais que ses amis félibres publieront après sa mort.

## Œuvres

De l'opéra en France, Paris, Janet & Cotelle, 1820.

Dictionnaire de musique moderne, 2 vol. Paris,

Au magasin de musique de la Lyre moderne, 1821.

La Forêt de Sénart, ou La partie de chasse de Henri IV,

opéra-comique en 3 actes sur un livret inspiré de la comédie La Partie de chasse de Henri IV de Charles Collé, avec des «paroles ajustées sur la musique de Mozart, Beethoven, Carl Maria von Weber, Rossini, Meyerbeer...». Cette œuvre fut créée le 14 janvier 1826 au Théâtre de l'Odéon, à Paris.

Chapelle-musique des rois de France, Paris, Paulin, 1832.

La Danse et les Ballets depuis Bacchus jusqu'à Mlle Taglioni, Paris, Paulin, 1832.

Le Mémorial du Grand-Opéra, Paris, Castil-Blaze, 1847.

Molière musicien en 2 volumes. Paris, Castil-Blaze, 1852.

L'Académie impériale de musique de 1645 à 1855, Paris, Castil-Blaze, 1855.

L'Opéra italien de 1548 à 1856, Paris, Castil-Blaze, 1856.

L'Art des vers lyriques, Paris, Castil-Blaze, 1858 (posth.)

Histoire de l'Opéra-Comique, inachevé, manuscrit.

Alexandre Dratwicki, Patrick Taïeb (dir.), Histoire de l'Opéra-Comique, Lyon, Symétrie, 2012, 352 p. (ISBN 978-2-914373-69-2)

*Sur l'opéra français.*

Vérités dures mais utiles, Paris, Castil-Blaze, 1856.

Que soun bello tis armounio,  
Tranquilo niue dóu mes de mai !  
L'oumbro canto si litanio  
Quand lou jour se taiso e s'envai.

Entendès fluta lou courlu ;  
Dins lis èr redis soun cantique  
Avans de se couifa de niu...

Ausès lou mouissau que vioulouno ;  
Soun arquet delicat e long  
Avanço, reculo, vounvouno,  
Res pòu-ti fila miéus un son ?

Qu'elles sont belles tes harmonies,  
tranquille nuit du mois de mai !  
L'ombre chante ses litanies  
quand le jour se tait et s'en va.

Entendez flûter le courlis  
dans les airs il reedit son cantique  
avant de se coiffer de nuit

Écoutez le moustique qui joue du violon ;  
son archet long et délicat  
avance, recule, bourdonne,  
quelqu'un peut-il filer mieux un son ?

*Extrait*  
*« Lou Grand bal »*  
Castil-Blaze

I porto me lagnave  
Ansin, i'a quaranto an ;  
Coume un cadèu plourave  
Pèr agué'n tros de pan...  
Bèu tèms de ma jouinesso,  
Gai coume Alleluia,  
Quand mancave la messo  
Pèr ana resquiha !  
La soupo èro marrido  
Me n'en truffave bèn !  
Aro fau bono vido  
E sus de plat d'argènt !  
Moun àsti viro de becasso,  
Un esturioun pènjo à moun cro ;  
Lou Tavèu greso dins mi bro,  
Pèr iéu vegèton li rabasso.  
Eh ! bèn noun ! tout acò n'èi rèn :  
Sarié bèn atrapa quau me creirié countènt !  
Coume àutri-fes rene e me lagne ;  
Nous manco toujours quaucarèn !  
Vous dise que siéu bèn de plagne :  
Ai de pan, e n'ai gens de dènt !

Aux portes je me plaignais  
ainsi, il y a quarante ans  
comme un jeune chien, je gémissais  
pour avoir un morceau de pain...  
Beau temps de ma jeunesse,  
gai comme Alleluia,  
quand je manquais la messe  
pour aller glisser !  
La soupe était mauvaise,  
je m'en moquais bien !  
A présent Je fais bonne vie,  
et sur des plats d'argent !  
Ma broche tourne des bécasses,  
un esturgeon pend à mon croc ;  
le tavel dépose dans mon broc ;  
pour moi on brosse les truffes.  
Eh bien ! non ! tout cela n'est rien ;  
il serait bien attrapé celui qui me croirait content !  
Comme autrefois je grogne et je me plains ;  
il nous manque toujours quelque chose !  
Je vous dis que je suis bien à plaindre :  
'ai du pain et je n'ai pas de dents !

*« Lou Renaire »*  
*(Le Grognon)*  
*texte réaliste qui croque un mendiant.*  
Castil-Blaze

## AUGUSTINE MARRE (1893-1971) UNE POÉTESSE CAVAILLONNAISE

par Robert Sadaïllan

Lorsque ma mère "faisait son lundi"<sup>1</sup> et qu'elle passait dans l'étroite rue Raspail<sup>2</sup>, elle ne manquait jamais d'échanger quelques mots avec une femme habillée à l'ancienne, grande et un peu voûtée.

A mes questions d'enfant, ma mère répondait: "C'est la Titine Marre, elle écrit des poésies, pense, je la connais depuis toute petite, quand j'allais apprendre à coudre chez Rose la couturière"<sup>3</sup>

Certains jours de pluie ou aux veillées, je croisais encore Augustine Marre, lorsque Maman me lisait ses poèmes qu'elle avait recopiés avec ceux de nos grands auteurs.

Née en 1897, Augustine Marre vécut toute sa vie à Cavaillon où elle tenait à la suite de ses parents un petit commerce de mercerie.

Cultivée, originale, elle écrivait... Des années 1920 et jusqu'à l'après-guerre, elle va produire en diverses occasions et sous son nom de jeune fille<sup>4</sup> de nombreuses petites pièces en vers, sonnets intimes, historiettes, poèmes destinés à des concours littéraires ou à des manifestations publiques.

Certains de ces textes seront publiés dans des revues

régionales telles que *Les Tablettes d'Avignon et de Provence*, une sélection fera l'objet d'un recueil<sup>5</sup>, beaucoup demeureront épars, voire perdus.

Chez Augustine Marre, point d'hermétisme ni de jeux savants, ses vers se veulent simples, accessibles à tous.

Avec fierté elle exalte son pays natal:

*De l'aspect attirant des campagnes romaines  
Cavaillon a toujours la beauté souveraine  
Des superbes aïeux gardant le souvenir,  
Cavaillon n'a cessé, ne cesse de grandir.*



Elle chante aussi la nature, la folle Durance ou encore le Rhône majestueux:

*Sorti de la blancheur des neiges éternelles,  
Tel un coursier fougueux ivre de liberté  
Du mont qui t'enfanta, tu bannis la tutelle  
Et t'élances joyeux et fier de ta beauté.*

Observatrice et malicieuse, Augustine Marre croque sur le vif - en français et quelques fois en provençal - des personnages mesquins ou savoureux: "Le portrait", "La luno". Mieux encore, elle écrit avec esprit et fantaisie de petites scénettes amusantes: "La souris", "Un rêve", "Le voleur superstitieux".

Intuitive et déjà grave, elle ressent dès les années 1930 les prémices de l'exode rural "A un jeune paysan qui

voudrait aller à Paris" et tente naïvement d'y faire barrage "Réflexions d'un jeune cultivateur cavaillonnais".

Mais les deux ressorts essentiels qui vont l'inspirer seront l'amour et la mort:

L'amour des êtres chers et surtout l'amour maternel qu'elle célèbre au fil des textes: "Maman", "Le cœur des mamans", sentiment profond qui la



PHOTOGRAPHIE  
*L. Naudou*

56, Cours Bourmès  
CAVAILLON

pousse à aller à l'encontre des préjugés de son temps: "Aux filles-mères".

Sur l'autre versant apparaît la mort, implacable et omniprésente. La mort et son cortège lugubre de cercueils et de tombes: "Hosanna", "Premier novembre".

Ici beaucoup de poèmes sont le cri d'une femme, d'une mère en devenir, qui fut le témoin des atroces souffrances engendrées par la Grande Guerre. Certes, Augustine Marre reste toujours patriote: "Pour le gala des mutilés", mais son humanité refuse de se taire devant la folie des hommes: "Portrait de Monsieur", "Aux jeunes Cavaillonnais morts pour la France".

Augustine Marre enfin sera très affectée par la disparition de son amie,



la grande tragédienne Madeleine Roch qu'elle allait écouter émue jusque aux larmes au théâtre antique d'Orange :

*Du théâtre romain, tragique et sévère,  
Ta voix seule pouvait affronter la grandeur !  
De ce sublime mur, de ce géant de pierre,  
Toi seule paraissait égaler la hauteur !*

Soyons franc, l'œuvre d'Augustine Marre a vieilli. Cependant malgré l'emphase et les maladresses, sa poésie nous émeut encore, elle est un élan du cœur que brise le destin.

Ses textes enfin, reflètent une époque où les lettres et la poésie avaient une place éminente à l'école et dans la société, un temps où de grandes voix offraient à tous, depuis les plus fortunés jusqu'aux petites mains, des trésors de mots et d'images aptes à chanter la beauté du monde et à panser nos plaies.

1- En provençal : faire lo diluns. Expression désignant une pratique typiquement cavaillonnaise, le grand marché du lundi ne se limitait pas aux achats de la semaine.

2- Agrandie côté ouest dans les années 1970 suite à la démolition de tous les immeubles situés à ses deux extrémités.

3- Rose Bertrand (1891-1968).

4- Augustine Marre épouse en 1931 Jean Jourdan. Elle aura un fils Charles, puis deux petit fils, François Jourdan, photographe et co-auteur du livre *Vaucluse vu du ciel*, et Philippe Jourdan.

5- Marre Augustine, *Poésies Cavaillonnaises*, Le Plessis-Robinson, Imprimerie Artisanale, 1947.

Ci-contre, en haut, poème écrit après la guerre de 14-18, pour célébrer le retour des dépouilles des soldats Cavaillonnais morts au champ d'honneur.

### *Aux jeunes Cavaillonnais morts pour la France*

*Vous êtes donc partis criant, vive la France  
Et plein de volonté et de jeune espérance  
De l'humble paysan au modeste ouvrier,  
Ce noble mot, Devoir, vous prenait tout entier.*

*Et vous avez tous fait le don de votre vie,  
Pour ce noble idéal que l'on nomme Patrie !  
Et vous êtes tombés sanglants et glorieux,  
Offrant, à l'ennemi, un front victorieux.*

*Mais l'on ne verra plus dans la maison heureuse,  
Sur le seuil votre mère impatiente et joyeuse  
Attendre le retour de son fils bien aimé,  
Devant ses yeux hagards, l'horizon s'est fermé.*

*Vous êtes revenus, en ce jour triste et sombre,  
Pour descendre, à jamais, dans le pays des ombres,  
Où la guerre est passée, il reste des cercueils,  
Des pères désolés et des mères en deuil !*

### *Le voleur superstitieux*

*Madame de Saint-Leu, élégante mondaine,  
Possède des bijoux de prix à la douzaine,  
Bagues et bracelets enrichis de diamants,  
Émeraudes, rubis, colliers étincelants.*

*Madame de Saint-Leu passe, pour belle,  
Mais, elle a un défaut, pas beaucoup de cervelle !  
Elle oublie tout, ses gants, son sac à main,  
Et n'y pense souvent, que le surlendemain.*

*Bref, étant l'autre jour partie en promenade,  
Elle pensa, soudain, qu'elle avait oublié  
Une épingle en diamant, d'un prix inestimable,  
Et qu'elle avait posée sur le coin d'une table.*

*Appelant son chauffeur, vite retournons-nous  
Car on ne sait jamais, s'il venait un filou !  
Qui me prêt ce bijou, j'en serais fort peinée  
Car c'est un souvenir de ma vingtième année.*

*Sitôt à la maison, elle courut bien vite.  
Mais, ô douleur sans nom, vous devinez la suite :  
Sur le coin de la table où était le bijou,  
Elle trouva ma foi, un petit billet doux.*

*Car, ce rusé voleur, sans doute un peu poète,  
En avait profité pour se payer sa tête.  
Et, la remerciant de ce cadeau princier :*

*Afin de ne jamais piquer notre amitié,  
Je vous laisse, Madame, un billet de cent francs,  
Prix de votre bijou, au jour de vos vingt ans.*

Augustine MARRE

POÉSIES  
CAVAILLONNAISES



Cavaillon n'a cessé  
de cesse de grandir  
A. M.

A UN VOYAGEUR

Alors, ami, tu reviens donc  
Du beau pays de Cavaillon?  
Terre féconde,  
Où l'on sert, dans chaque maison,  
Les plus délicieux melons  
Qui soient au monde?

As-tu vu le flot ravageur,  
Et les eaux toujours en fureur,  
De la Durance?  
As-tu passé le pont charmant,  
Qui touche deux départements,  
De la Provence?

As-tu vu le marché du Clos?  
Ce vaste et formidable enclos  
Plein d'ombre exquise  
Où des milliers d'étrangers,  
Viennent pour s'approvisionner,  
En marchandises?

N'as-tu point usé tes souliers,  
Tout en montant les escaliers  
De la colline?  
Plus d'une fois, il me souvient,  
Je suis retourné sans les miens,  
L'humeur chagrine!

As-tu vu de notre Mistral,  
Le coup de balai magistral,  
Qui vous soulève?  
As-tu entendu dans la nuit,  
Sa voix qui fait rage et gémit,  
Berçant ton rêve?

Dans les jours brûlants de l'été,  
La cigale a-t-elle chanté,  
Pour te complaire,  
Dans la langue des troubadours,  
Les naïves chansons d'amour  
A mon cœur chères?

De son ciel pur et enchanteur,  
As-tu admiré la splendeur  
Tout à ton aise?  
Ton cœur au moins a-t-il aimé  
Une belle fleur de beauté  
Cavaillonnaise?

Tu reviens les yeux éblouis,  
Ami, je te l'avais bien dit,  
De notre France  
On accourt admirer, chez nous,  
L'un des plus merveilleux bijoux  
De la Provence!





## Armand Monjo

né en 1913 à Cavaillon - mort en 1998.

Il est combattant de la résistance dans les FTP au maquis pendant la guerre. Il devient professeur d'italien à Paris, traduit de nombreux poètes italiens et publie une anthologie très remarquable de la poésie italienne. Humaniste engagé, hédoniste, il transcrit dans sa poésie une grande fraternité.

Sa poésie, subtile et pleine de saveurs est porteuse d'espoir. C'est « un inlassable colporteur de lumière », selon Tristan Cabral.

### Œuvres

Kaléidoscope (2006)

Elles (2000)

Le monde est mon cousin (1998)

Dans la peau du monde (1997)

99 coplas (1994)

Mère lumière (1992)

En avant la poezique ! (1990)

Dires brefs (1989)

Dans la tourmente et dans la fête (1989)

Moi, dites-vous (1989)

Dires du fou (1988)

Poèmes (1987)

Quatre noms pour nos visages (1986)

Dires du bois, des pierres et du feu (1985)

Flamme, 10 lithographies (1982)

I promessi sposi (1982) avec Armand Monjo (1913-1998)

Paroles dans le vent (1979) avec Armand Monjo (1913-1998)  
comme Préfacier

Né du soleil des pierres (1972)

Poèmes pour le Vietnam (1968)

Onze poèmes pour le Vietnam (1967)

Univers naturel (1965)

Le Temps gagné (1962)

I promessi sposi (1960) avec Armand Monjo (1913-1998)  
comme Traducteur

La locandiera (1957) avec Armand Monjo (1913-1998)  
comme Éditeur scientifique

Un amour poursuivi (1955)

La colombe au coeur (1951)

Actualités (1950)

L'embuscade (1947)

Echappé à la potence (1947)

Neuf poèmes des temps pourris, 1942-1944 (1944)

Poursuites (1942)



### **Comme Traducteur**

La verluissette (2002) avec Armand Monjo (1913-1998)  
L'aube est toujours nouvelle (1994) avec Armand Monjo (1913-1998)  
La mer interdite (1994) avec Armand Monjo (1913-1998)  
Michel-Ange (1984) avec Armand Monjo (1913-1998)  
La Quadrature du xxe [vingtième] siècle (1983)  
Indocile artisan. - (1983)  
La Sexualité à travers le monde (1977) avec Armand Monjo (1913-1998)  
Les Italiens et l'amour (1968) avec Armand Monjo (1913-1998)  
Une Histoire de poules. Précédé de Cinq cents quintaux de sel [«Cinquecento quintali di sale»]. Romans traduits de l'italien par Armand Monjo (1966) avec Armand Monjo (1913-1998)  
Musées de Florence, la Galerie des Offices, le Palais Pitti (1966) avec Armand Monjo (1913-1998)  
Le Livre d'or de la prière de tous les peuples et de tous les temps (1963) avec Armand Monjo (1913-1998)  
Oeuvres choisies. Traduction et notes de Gilbert Moget et Armand Monjo,... Préface de Georges Cogniot (1959) avec Armand Monjo (1913-1998)  
La Prière (1958) avec Armand Monjo (1913-1998) comme Traducteur  
Les Jours de notre vie (1957) avec Armand Monjo (1913-1998)  
Les Aventures de Ciboulet[«il Romanzo di Cipollino»], traduit de l'italien par Armand Monjo. Illustrations de Jean Terles (1956) avec Armand Monjo (1913-1998)

### **Comme Adaptateur**

Le pays natal... (1971) avec Armand Monjo (1913-1998)

### **Comme Éditeur scientifique**

Armand Monjo. La Poésie italienne (1964) avec Armand Monjo (1913-1998)

#### **Sources :**

<https://data.bnf.fr/fr/documents-by-rdt/11916512/te/page1>

<https://www.printempsdespoetes.com/Armand-Monjo>

[https://www.lemonde.fr/archives/article/1984/07/20/armand-monjo-le-magicien\\_3026835\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1984/07/20/armand-monjo-le-magicien_3026835_1819218.html)

## LE VOL DE LA COLOMBE

Sur chaque espoir déçu  
Sur chaque vie brisée  
Sur la colère tue  
Sur la rage rentrée  
Sur le baiser reçu  
Sur le baiser donné  
Sur chaque enfant conçu  
Sur l'amour menacé  
Sur le voile de deuil  
Sur la joie de l'enfant  
Sur la clarté de l'œil  
Sur le ventre vivant  
S'inquiète une colombe...

*Extrait de « C'était hier et c'est demain »,  
éd. Seghers, 2004  
Armand Monjo*

# Armand Monjo, prof poète et résistant



PHOTO DR

Professeur agrégé d'italien au centre Arts et Métiers de Paris à partir de 1967, Armand Monjo (1913-1998), résistant de la première heure dans les Hautes-Alpes, était aussi traducteur, journaliste et poète. Son élève Henri Frier (Ai. 63) évoque le parcours de ce personnage multifacette qui a compté pour beaucoup dans la reconnaissance, en France, de la littérature italienne.

**À** l'été 1967, faisant l'acquisition d'une anthologie de la poésie italienne, en édition bilingue, je me suis avisé que les fleurs de ce bouquet avaient été cueillies et apprêtées par Armand Monjo, qui avait été mon professeur d'italien à l'Ensam<sup>(1)</sup>. L'éditeur y donnait la liste de ses poésies et traductions. Et je découvrais, hélas un peu tard, que l'étincelle de son regard et le soleil de son accent brillaient d'un éclat bien plus haut que celui du prestige professoral. Notre dernière année parisienne venait de s'achever ; il avait donné, à sept privilégiés, ses élèves, le bonheur de découvrir des auteurs majeurs, comme l'immense poète du XIX<sup>e</sup> siècle Giacomo Leopardi et le grand romancier sicilien contemporain Leonardo Sciascia.

## Dans le sillage de Jean Giono

Armand Monjo naît le 1<sup>er</sup> septembre 1913 à Cavaillon (84), cours Gambetta, au foyer de Louis, ingénieur électricien de 22 ans né à Alger, et de Germaine Chevalier, enfant du pays, dont le père était le grand-oncle du poète et résistant René Char (1907-1988). Le grand-père paternel de Louis, Michel Monjo, avait été consul d'Espagne à Alger. Armand a une petite sœur, Elise, née à Cavaillon le 28 mars 1916 qui, comme lui, sera résistante. Suite à la séparation de ses parents en 1921, Armand vient vivre avec sa mère à Marseille. Après son baccalauréat au lycée d'Avignon, il entre en Khagne au lycée Louis-le-Grand et obtient une licence de philosophie et des certificats de littérature italienne et de géographie. En septembre 1937, il participe aux Rencontres du Contadour<sup>(2)</sup> créées par Jean Giono. Rencontres fondatrices pour Monjo. Le numéro V des « Cahiers du Contadour », daté du 23 mai 1938, publie trois de ses premiers poèmes.

À la rentrée 1938-1939, il est professeur d'italien au lycée Michelet de Vanves (Hauts-de-Seine), puis, de novembre à avril 1939, effectue à Versailles sa période d'élève officier de réserve au terme de laquelle il obtient son brevet de pilote de « moto/ballon » et décroche le brevet d'observateur aérostier à la base aérienne de Compiègne. C'est à cette époque qu'il rencontre et épouse Marie-Louise Canitrot, une institutrice venue du Larzac. De cette union naît Françoise, le 16 novembre 1939, à Saint-

Georges-de-Luzençon (Aveyron). Armand est alors sous les drapeaux. Depuis la mobilisation de septembre 1939, il est affecté dans une Compagnie d'aérostiers d'observation (CAO). À la fin des combats, en juin 1940, sa compagnie fusionne avec celle des aérostiers de protection pour se replier à Toulouse Purpan. Avant d'être démobilisé en août 1940, son commandant lui remet une lettre de félicitations pour son comportement.

## Résiste et signe

Resté sous-lieutenant de réserve de l'armée de l'air, il est admis comme boursier au concours de l'école normale supérieure à Grenoble en septembre 1940 et reçoit, en juillet 1941, sa nomination comme instituteur à Communay, à l'est de Lyon (Rhône), où il effectue l'année scolaire 1941-1942. En 1941 se tient à Cavaillon la première exposition des artistes réfugiés en Provence ; Armand Monjo y donne des poèmes (ceux du recueil « Poursuites », qui sortira aux Éditions de la Tour en 1942). Les premiers textes de son recueil « Neuf poèmes des temps pourris »<sup>(3)</sup> sont, eux, écrits à Communay en janvier 1942. Il semble que ses contacts avec la Résistance datent de ce printemps 1942, où il se lie d'amitié avec le capitaine Robert Cluzan, dit Fabrice, membre de Combat, qui sera arrêté et torturé au fort de Montluc et fusillé le 6 août 1944.

C'est au lycée de garçons de Gap (Hautes-Alpes) qu'il est nommé professeur pour la rentrée d'octobre 1942. Le couple habite au 21 de l'avenue Napoléon. Leur fils Pierre y voit le jour le 23 avril 1943. Et c'est en mai 1943 qu'Armand Monjo entre en résistance, comme membre du Comité de libération clandestin et secrétaire départemental du Front national des Hautes-Alpes. Le 1<sup>er</sup> janvier 1944, il est nommé chef du service de renseignements du FTPF à Gap sous le nom de capitaine Lemoine, avec autorité directe sur tous les bataillons du département<sup>(4)</sup>. Gap se libère le 20 août 1944. La citation de sa hiérarchie, datée du 27 décembre, est éloquente : « Résistant de la première heure, [auteur] de nombreux actes de sabotage contre l'ennemi, son concours a largement favorisé la libération du département [des Hautes-Alpes]. » Il devient adjoint au maire de Gap dans la municipalité nouvelle. La médaille de la Résistance lui est attribuée au « Journal officiel » du 19 octobre 1945.

**«Auteur de nombreux actes de sabotage contre l'ennemi, son concours a largement favorisé la libération du département des Hautes-Alpes»**



**Officier de réserve dans l'armée de l'Air, Armand Monjo**, jeune professeur d'italien, ici avec sa femme Marie-Louise vers 1939, est affecté dans une compagnie d'aérostiers d'observation. Démobilisé en août 1940, il retourne à l'enseignement et entre dans la résistance dès 1942.

PHOTO DR

Dès la paix revenue, il rejoint la région parisienne, d'abord à Vitry-sur-Seine, puis, en 1957, à Paris, 7 rue Vesale dans le 5<sup>e</sup> arrondissement, à 10 minutes à pied de la Sorbonne et... de l'Ensam. Dès lors, il partage son activité professionnelle entre le journalisme (il est notamment critique d'art à «l'Humanité»), la traduction d'ouvrages de littérature italienne, mais aussi de quelques textes en vietnamien et en bulgare. Il obtient en 1953 l'agrégation d'italien qu'il enseignera aux lycées Montaigne et Saint-Louis et, à la Sorbonne, à l'École des traducteurs et interprètes, à l'Ensam (à partir de 1967) et à Supélec. Dès lors, il ne laissera jamais se tarir sa veine poétique, publiant régulièrement (voir encadré ci-contre) et se consacrant à sa très remarquable anthologie bilingue de la poésie italienne. Dans les années 1970, on retrouve sa signature sur des brochures du Comité Vietnam en faveur de la Paix.

Alors que la plupart des critiques français avaient un jugement négatif sur l'œuvre de Giacomo Léopardi, Monjo, notamment dans sa traduction nouvelle de neuf poèmes des «Canti» en 1966, a contribué à faire connaître le génie de l'écrivain, considéré, après Dante, comme le plus important des poètes italiens.

Armand Monjo meurt le 12 février 1998 à l'hôpital Cognacq-Jay (Paris 15<sup>e</sup>) et repose au cimetière du Montparnasse.

En mars 2000, la médiathèque de Cavaillon lui a rendu hommage dans une rétrospective intitulée «Salut Armand Monjo» et a donné son nom à une allée du village. ■ **Henri Frier (Ai. 63)**

<sup>[1]</sup> L'Ensam ne conservant pas d'archives à Paris, il n'a pas été possible de trouver les dates exactes de son magistère.

<sup>[2]</sup> Les Rencontres du Contadour créées à l'initiative de Jean Giono, au lieu-dit Contadour, sur la montagne de Lure (Haute-Provence), rassemblaient à la campagne une quinzaine de jours par an des intellectuels pacifistes épris de littérature et de poésie. Elles se déroulèrent, de septembre 1935 à septembre 1939.

<sup>[3]</sup> Brochure rassemblant des poèmes écrits entre 1942 et 1944, éditée par le Front national des Hautes-Alpes en 1944 et exposée au musée de la Résistance de Champigny-sur-Marne.

<sup>[4]</sup> Celui du Briançonnais comptait à Béassac Célestin et Elise Freinet, instituteurs et promoteurs d'une méthode pédagogique innovante.

Tous nos remerciements à Pierre Monjo, fils d'Armand ; à Hélène Maignan, archiviste de la ville de Cavaillon, et à Sylvie Gobert, documentaliste ; au secrétariat de la Société d'études des Hautes-Alpes, présidée par Yves Chiaramella (Ai. 65) ; à l'historien Jean-Pierre Pellegrin ; à Jacques Mény, président de l'Association des amis de Jean Giono ; au Service historique de la Défense à Vincennes.

## La plume du poète

Outre ses traductions, Armand Monjo a publié, en tant qu'auteur, de nombreux ouvrages, dont :

### «Poursuites»

aux Éditions de la Tour (1942)

### «Neuf poèmes des temps pourris»

édité par le Front national des Hautes-Alpes (1944)

### «Actualités»

aux Éditions Seghers : » (1950)

### «La Colombe au cœur»

aux Éditions Seghers : » (1951)

### «Un amour poursuivi»

aux Éditions Seghers : » (1955)

### «Le Temps gagné»

aux Éditions Seghers : » (1962)

### «La poésie italienne»

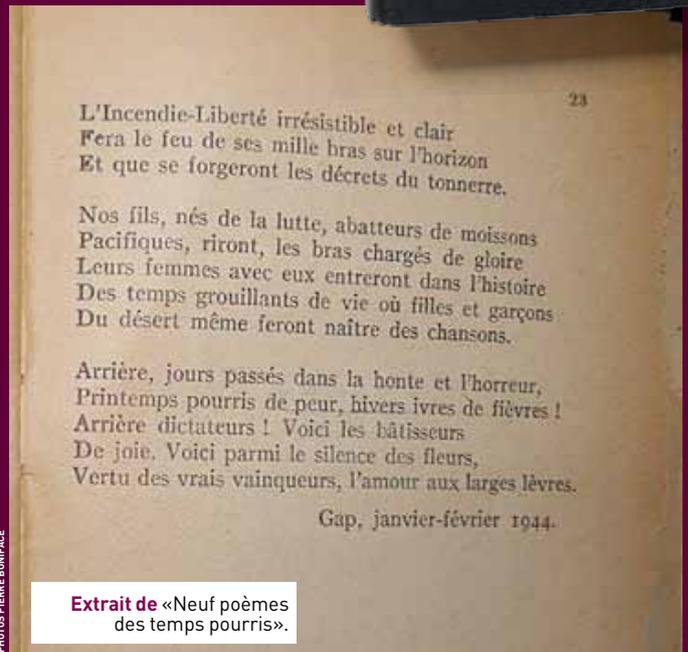
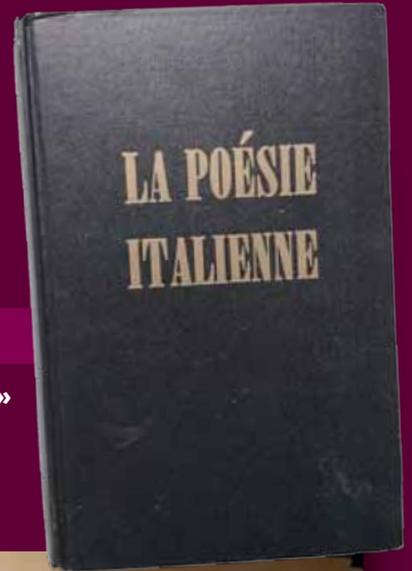
aux Éditions Seghers : » (1964)

### «Né du soleil des pierres»

aux Éditions Oswald (1972)

### «Mère lumière»

aux Éditions Rougerie (1992)



Extrait de «Neuf poèmes des temps pourris».

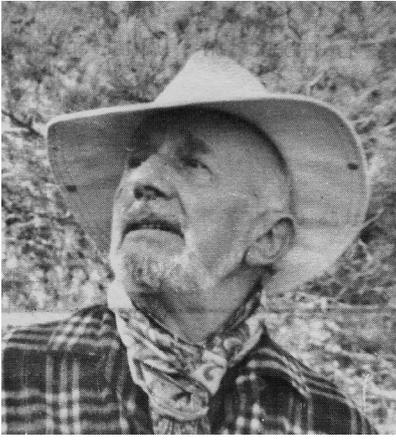
PHOTOS PIERRE BONFACE

## Pour en savoir plus

«Le Contadour. Un Foyer de poésie vivante - 1935-1939», par Lucette Heller-Goldenberg, Les Belles lettres, Paris, 1972.

«La résistance FTP dans les Hautes-Alpes», article de Jean-Pierre Pellegrin paru dans «Histoire des francs-tireurs et partisans - Isère, Savoie, Hautes-Alpes», ouvrage collectif dirigé par Olivier Cogne et Gil Emprin, paru aux PUG en octobre 2017.

«Armand Monjo nous a quittés», article de J. P. Siméon paru dans le bulletin n° 25 (juin 1998) de la Société belge des amis de Louis Aragon et d'Elsa Triolet.



## Arthur Petronio

né le 12/04/1897 (Davos-Platz Suisse CH)  
mort le 19/04/1983 (Les taillades, Vaucluse (84))

Français d'origine italienne.

Poète, compositeur et violoniste.

Fondateur de revues : «la Revue du feu» (1919),  
«Le Libre essor» (1921),  
«Créer» (1922).

Fondateur de l'Institut de musique de Reims qu'il dirige de 1924 à 1939  
Inventeur de la verbophonie

### Œuvre

Au coeur du monde, mon amour (1961)

Sang et chair (1950)

Vingt instantanés pour un univers poétique (1920)

Kaléidoscope, poèmes

### Ses principales œuvres verbophoniques :

(toutes réalisées avec un matériel rudimentaire)

Tellurgie (1964),

<https://www.youtube.com/watch?v=Oue1di65LDE>

Nouvelle Innocence (1966),

Cosmosmose (1968),

<https://www.youtube.com/watch?v=jzJTaggxias>

<https://www.youtube.com/watch?v=ZgUkbjOXdVg>

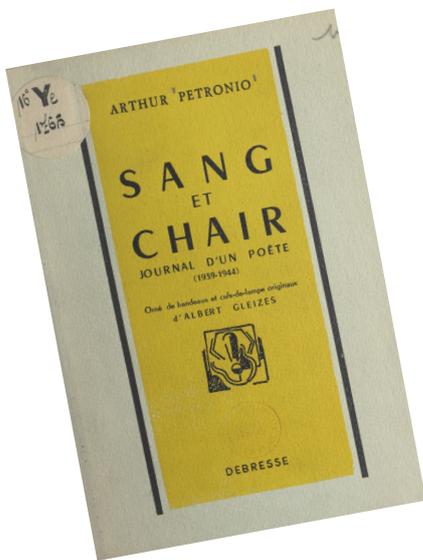
<https://soundcloud.com/vizir>

*ces trois premières pièces constituant une trilogie*

Epiphonie (1967), pièce pour violon et bruits polyphoniques

Sortilèges (1970)

Il est auteur d'un très grand nombre d'œuvres pour le piano, le violon, le violoncelle, les instruments à vent, l'orchestre, l'orgue, les chœurs ; il est aussi auteur d'une opérette, de nombreuses cantates, d'un oratorio (Noc-turne mystique, composé en captivité)



Il fuyait le bruit nerveusement  
comme on fuit un essaim de guêpes.  
Or, il accusait le silence de cacher  
dans ses plis de cristal  
ses plus jolies fleurs de vertige.

Eprouvait-il la joie d'être lui ?

Dans les refuges oscillants de la pensée,  
il avait saisi les rapports secrets  
entre le corps et l'esprit,  
entre lui et l'univers.

Cœur ébloui  
plongé dans l'indifférence de la nature,  
la conscience martelée et pétrie  
par les seuls événements de ses instincts ;  
il se sentait vivre  
dans l'unique joie des choses mortelles,  
et une voix lui sussurait :  
— va, agis, invente ta joie,  
trace les sillons de ta vie,  
sème les graines de ta présence.

*Sang et Chair*  
*Journal d'un poète*  
*(1939-1944)*

*Extrait Livre un*  
*(1939-1940)*  
Arthur Petronio

## Arthur Petronio

Ami de jeunesse de Robert Denoël, sur lequel il eut une influence brève mais déterminante. Sa biographie reste à écrire : j'ai résumé ici tout ce que j'ai trouvé à propos de ce poète, peintre et musicien fantasque, né à Davos Platz (Suisse) le 12 avril 1897, fils naturel de Leopoldo Fregoli [1867-1936], l'artiste de music-hall italien.

Après une formation de musicien classique, élève d'Eugène Ysaïe, il fait partie, en 1910, de l'orchestre du Théâtre Royal de Liège. En 1914 il quitte la Belgique et se réfugie aux Pays-Bas.

Dès 1915, il réalise des poésies phonétiques et jette les fondements de la « verbophonie », méthode de déclamation qui laisse les bruits ambiants se mélanger aux syllabes et aux consonnes.

En 1917 il fonde à Amsterdam le Groupe Universaliste, la *Revue du Feu*, et multiplie les conférences dans les cercles universitaires, « d'esprit nouveau révolutionnaire », jusqu'à ce qu'un ordre d'expulsion lui soit signifié, en 1920.

Il s'installe alors à Liège, où il fonde les revues littéraires *Le Libre Essor*, puis *Créer* en 1922, à laquelle participe Denoël. Collabore à plusieurs revues belges, dont *Le Disque vert*, *Ça ira*, *Sélection*, *Anthologie*, etc.

Il s'établit en 1924 à Reims, où il fonde l'Institut de musique, et où il habite jusqu'à 1939. Après la guerre, il se fixe aux Taillades, dans le Vaucluse, où il meurt le 19 avril 1983.

Le texte qui suit est tiré d'un manuscrit de souvenirs, resté inédit, dont le titre était « Réalités à distance », un « *amas de plus de 500 feuilles manuscrites dont un chapitre est consacré à la revue Créer et à Robert Denoël* », m'écrivait-il, le 20 mai 1976, avant de m'en donner copie. Mes commentaires se trouvent à la suite.

\*

*C'était un caractère vif et emporté, à l'ironie mordante, soit par vocation ou par amusement. Turbulent et expansif, coléreux et cordial, toujours en gésine de vastes projets, adorant le langage cru au service de la vérité (ce qui le rapprochait de Céline, pour lequel il eut le coup de foudre en lisant le manuscrit de Voyage au bout de la nuit). Mais il avait un profond mépris pour les flagorneurs, les opportunistes, les médisants, les lâches. Il avait un fond de bonté cachée sous son rire sardonique. Il se méfiait de l'intelligence toute fardée de savoir, et n'aimait pas beaucoup Jean Cocteau dont la versatilité intellectuelle avait le don de l'agacer.*

*Parmi les écrivains contemporains il tenait en haute estime : Bernanos, Giraudoux, Franz Hellens, Cendrars, Larbaud, Montherlant, Drieu la Rochelle, et, parmi les poètes : Max Jacob, Léon-Paul Fargue, Pierre-Jean Jouve, Paul Valéry, Tristan Tzara et Joseph Delteil, qu'il classait parmi ses poète favoris.*

*Denoël avait un sang riche et était d'une nature furieusement indépendante. Il avait un don exceptionnel d'intuition et de ces à-coups de décision foudroyants qui nous surprenaient après des moments d'hésitation, lors de nos réunions de comité de rédaction de Créer, où, parfois, ses brusques réparties jetaient dans le désarroi nos conversations les plus soutenues.*

*La rédaction de Créer était quelque peu disparate. J'en menais le jeu en tant qu'animateur, mais très souvent contesté par le groupe Poulet, Goossens et Anthelme, trop fêrus et obsédés par le sigle N.R.F. et l'état d'esprit qu'il représentait, mais accepté et épaulé par Denoël, Graindorge et Mambour, qui étaient futuristisants [sic] et d'Esprit Nouveau. Quant à moi, d'extrême avant-garde comme l'était alors l'ami Georges Linze avec son Groupe d'Art moderne, peu appréciés par notre groupe de partisans N.R.F., qui espéraient en tirer avantages et promotions. C'est pourquoi Denoël penchait souvent de mon côté, à cause de sa passion d'indépendance qui le faisait s'insurger contre toutes les tyrannies, fussent-elles d'opinion idéaliste, ou de droit d'influence qu'il tenait en suspicion avec son pur instinct de défense morale et idéaliste.*

*La dissolution du groupe et de la revue Créer en 1923 a été motivée pour une large part par la démission de Robert Denoël quittant Liège pour Paris ; par l'internement et la mort de René Graindorge dans un asile psychiatrique ; par l'éloignement de Mambour, et aussi par la démission des trois autres membres du groupe qui, devant le grave déficit occasionné par les concerts de musique contemporaine (vous avez les programmes dans le n° 1 de janvier-février 1923) que le public mélomane liégeois feignait d'ignorer, me laissant ainsi tous les frais d'organisation sur le dos.*

*Seuls m'aidèrent pour une petite part et selon leurs possibilités, Denoël et Mambour, et personnellement pour racheter le geste sans noblesse des trois autres camarades du groupe plus argentés que je ne l'étais. Je devais plus tard quitter à*

mon tour Liège pour Paris et Reims. Mes nombreuses occupations : directeur de l'Institut de musique, concerts de musique de chambre et d'orchestre, conférences, expositions de peinture, le groupe et la revue Créer (nouvelle série), une pareille activité débordante ne m'accordait aucun loisir et nous nous perdîmes de vue, Robert et moi, pendant une année ou deux, chacun ignorant l'adresse de l'autre.

Un jour, achetant un livre portant la firme Denoël et Steele, rue Amélie, je décidai de faire un saut à Paris (j'allais souvent à Paris mais toujours terriblement pressé) et cette fois-ci, c'était Robert que je voulais retrouver, persuadé que c'était lui le Denoël de la maison d'édition. Mais quelle déception, Denoël était en voyage, absent pour quelques jours.

J'eus une petite compensation en faisant la connaissance de Bernard Steele, son associé américain, qui me confirma que Robert Denoël était originaire de Liège. Ainsi connaissait-il la revue Créer que Robert lui avait montrée. Bernard Steele me raconta de long en large comment il avait fait la connaissance de Denoël, un jour qu'il passait par hasard devant une toute petite librairie où il eut la surprise de voir à l'étalage l'édition en traduction française d'*Ulysse* de Joyce portant la firme de la librairie. C'est ainsi qu'il entra en relation avec l'éditeur Denoël, avec lequel il sympathisa aussitôt. Se rendant compte des fonds plus que modestes dont disposait celui-ci, il lui proposa sur le champ une association avec un apport de capitaux nécessaires pour fonder une importante maison d'édition.

Quelques jours plus tard je recevais une lettre amicale et chaleureuse, où Robert se disait fort navré de m'avoir raté, mais heureux de me savoir à Reims et si proche de Paris. Un jour j'eus la grande surprise de le voir arriver à l'Institut de musique de Reims où malheureusement j'étais en plein cours et ne pus le voir que dix minutes tout au plus. Il me demanda des nouvelles de mon fils Aldo (1920), qu'il avait connu à Liège. Lors de son service militaire, à chaque permission, il passait me voir rue Saint-Gilles en apportant des babioles pour l'enfant, et par la même occasion me demandait de l'argent car il était fauché et son père, professeur de philosophie à Saint-Joseph, n'était pas généreux, loin de là. Je le faisais à fonds perdus, trop heureux de lui témoigner mon amitié (il s'en était souvenu en venant plus tard m'aider lors de la triste affaire de Créer). Ainsi, nous nous vîmes assez souvent à Paris, chez lui où Robert m'invitait à déjeuner et me fit connaître sa femme, ou à la Brasserie Lipp, ou à son bureau de la rue Amélie.

Pendant la dernière guerre, j'avais été affecté à un drôle de bataillon de réservistes dont le niveau intellectuel et moral était des plus douteux, et dont la compagnie où je me trouvais était cantonnée dans le village de Varise, non loin de la ligne Maginot, en novembre 1939 et où je marinai dans la plus noire des détresses. Un jour le vagemestre me remit un petit colis. Ô surprise ! une lettre de Robert Denoël et deux bouquins de sa maison d'édition, lettre des plus affectueuses et encourageante. Je ne me souviens plus par qui il avait été informé de mon numéro de code postal militaire, et de mon délabrement moral.

Il m'informait aussi que je ne manquerais pas de lecture pour autant que cette drôle de guerre le permettrait, car il ne m'oublierait pas. L'un de ces livres était un roman de Malaquais [Les Javanais] qui m'impressionna par la fermeté du style et la vigueur de la conduite romanesque. La lettre de Robert et le roman en question m'avaient sauvé du marasme. Lettre et livres furent perdus pendant la débandade de 1940. Je dois reconnaître que Robert, par son geste, m'avait rendu à la vie de la pensée, m'avait fait reprendre contact avec les joies de la lecture, car j'en étais arrivé à ne plus lire, à végéter comme un animal ; quelque chose s'était bloqué dans les rouages de mon esprit.

Fait prisonnier, puis libéré en 1942, et revenu à Reims, dès le surlendemain je filais à Paris pour aller remercier l'ami Denoël. Nous étions seuls dans son grand bureau de la rue Amélie. Il en vint à parler de son travail d'éditeur et des vicissitudes du métier. Il m'avoua que le contact avec une certaine catégorie de gens de lettres avait le don de l'irriter et de l'éccœurer :

« Or, dans cette triste période de guerre, je suis trop souvent visité par des écrivains terriblement bourrés de complexes, des ambitieux rongés de névroses incurables, des jaloux venant déverser leur fiel sur des confrères plus favorisés. Un petit nombre sont des épaves de la littérature et pas toujours dénués de talent, mais que l'alcool, les femmes et les besoins d'argent ont réduit à pareille extrémité. Je ne te parlerai pas des trafics d'opinions et de ses officines à succès qu'on appelle prix littéraires, ni de la veulerie, de la bassesse, du manque de dignité de certains écrivains édités par notre maison, que d'impérieux besoins d'argent pour satisfaire leurs vices, me rendent odieux par leurs agissements malhonnêtes et le cynisme de leurs aveux.

Mais à quoi bon remuer cette boue ! Toutefois, malgré que le métier d'éditeur est quelquefois un métier de vidangeur de consciences troubles, il n'est pas moins vrai que j'ai éprouvé, une fois, une forte jouissance lorsque j'ai trouvé un auteur vierge de toute souillure arriviste, de toute compromission mercantile littéraire, écrivant juste, parlant haut et vrai, disant crûment et durement ce que les autres n'osent pas faire par lâcheté. Cet écrivain s'est livré à moi avec la candeur de l'honnêteté et en toute confiance. Je le nommerai, c'est le grand Céline, l'un des plus grands écrivains français de ce temps après Joyce l'Anglais. Ainsi je suis persuadé qu'en mon rôle d'éditeur j'ai rempli noblement ma mission, ce dont je me permets d'être fier et que certains confrères ne me pardonnent pas. Ainsi tu vois, mon cher Arthur, que depuis Créer, j'ai su trouver la voie royale qui devait me mener à ça. Je me suis souvent répété ce que tu m'avais dit lors de mon départ définitif pour Paris : " Que la chance t'accompagne et qu'elle soit noble, sans failles ni compromissions " ».

Puis la conversation glissa sur des écrivains qu'il avait édités dans sa collection particulière « Loin des foules », des hommes dans le noble sens du mot, des hommes que nous admirions lui et moi, pour leur fierté, leur dignité et leur valeur, ceux qui, loin des foules, n'aspirent point à une publicité de surenchère pour se prendre pour des êtres d'exception touchés au front par le doigt de la renommée avec la complicité des officines de la littérature de masse : « Ceux-là sont des purs qui

se contentent de penser pour écrire et non pas d'écrire pour penser, donc en marge de ces écrivains, de ces gens de composition et de duplicité dont je n'ai que faire chez moi, et dont mon associé Bernard Steele et moi, ne désirons pas exploiter les travers et leur consciencieuse insincérité pour d'uniques raisons financières. »

*Il eut un court moment de silence puis, empoignant le téléphone, il donna des ordres. Quelques instants après on frappa à la porte et un employé déposait sur le bureau un paquet de livres que Robert me tendit avec un large sourire : « Tiens, mon cher Arthur, voilà de quoi satisfaire ton esprit hardi et aventureux de vieux futuriste ».*

*Je lus les titres : Satan l'Obscur de Jean de Bosschère, Grabinoulor de Pierre Albert-Birot, et Chêne et chien de Raymond Queneau. C'étaient des éditions de luxe à tirage limité. Comme je lui demandais des nouvelles de l'ami Max Jacob, Robert m'assura qu'il était toujours à Saint-Benoît-sur-Loire mais que sa santé laissait à désirer : « Je souhaite ardemment, ajouta-t-il, que son origine juive ne lui attire pas de graves ennuis. A sa place je me méfierais des petits copains et j'irais me camoufler quelque part dans le Midi. »*

*Puis tout à trac, selon son habitude : « Tu sais je t'ai beaucoup plaint lorsque tu étais aux armées, car avec ta nature d'écorché, ta grande sensibilité, ta forte individualité, ça a dû être douloureux pour toi. Mais quels sont tes projets de la dernière heure ? car je suppose que tu dois être prêt à rompre de nouvelles lances en Don Quichotte de la générosité et du prosélytisme artistico-littéraire, car pour moi tu es toujours cet agitateur de rêves, tel que je t'ai connu à Liège à Créer, cet " illusionniste qui nous donne le spectacle d'une perpétuelle jeunesse " comme l'a dit de toi ce cher Joseph Delteil. Depuis Amsterdam et La revue du Feu, Créer à Liège et à Reims, tu n'as fait que catalyser des énergies autour de toi en négligeant ton œuvre personnelle, car je suis bien informé là-dessus ».*

*Comme je le mettais au courant de mes recherches et expériences verbophoniques, et sans qu'il m'interrompe comme c'était sa manie lors de nos réunions de Créer, ce qui avait le don d'exaspérer Georges Poulet, il m'écouta attentivement, puis : « Tes recherches me paraissent valables. Je ne sais comment les poètes accueilleront cette forme d'expression que tu préconises car je les sais ombrageux, entêtés, très jaloux de leur privilège graphique. Ils te voueront sans doute aux gémonies. Quant à moi, je suis prêt à te suivre, quoique la poésie ne soit pas trop de mon ressort. Mais à t'entendre parler, je finirai par croire que tu nous apportes une vérité nouvelle. Ce sera un rude coup pour le poème imprimé. Selon toi, le livre de poèmes se transformera, si je comprends bien, en "spectacle, verbe en rumeur, danse des mots libérés de la tutelle graphique ". Ecoute mon cher, dès que tes expériences auront pris corps, deviendront concrètes, tu m'en consignes les mobiles, les résultantes et les éléments théoriques noir sur blanc et je verrai de leur faire un sort. »*

*Après notre entrevue, la dernière, la précipitation des événements tragiques de la guerre et de la Libération, je n'ai plus revu Denoël. J'ai eu du chagrin et un vif sentiment de révolte lorsqu'on m'apprit son assassinat en 1945, en sortant de sa voiture, dont les mobiles ont été habilement brouillés et dont la presse n'a soufflé mot sinon dans un très bref commentaire dans la colonne des faits divers. Encore aujourd'hui c'est toujours la conspiration du silence. Or, je me souviens que lors d'un entretien avec Robert Denoël (en 1944, je pense) dans un restaurant du faubourg Saint-Germain, Robert m'avait confié ses soucis concernant des lettres de menaces dont il avait été l'objet, l'incriminant d'être l'éditeur malfaisant des ouvrages de Céline.*

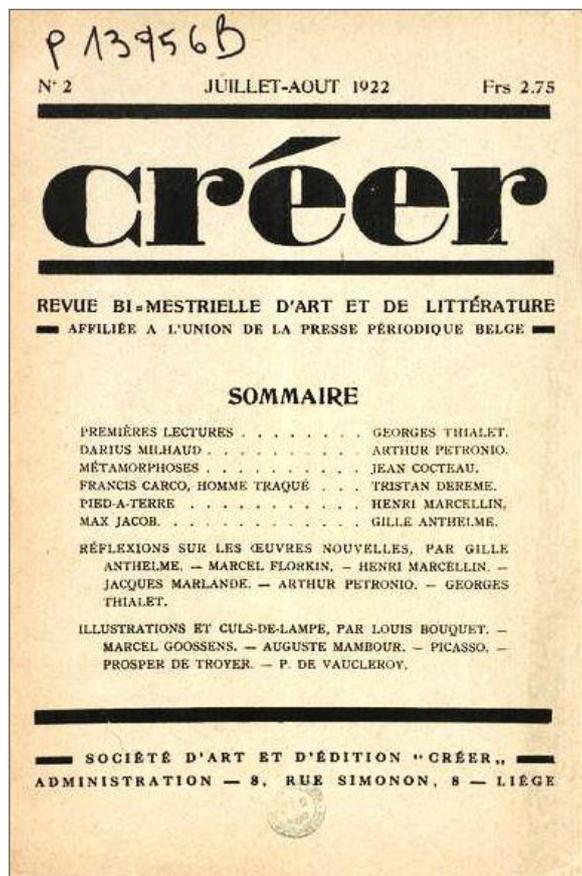
*Or, Robert me confia qu'il détenait dans un coffre-fort, ailleurs que chez lui, des documents très compromettants pour une haute personnalité de la Résistance, et que si on voulait lui faire des ennuis après la guerre il aurait de quoi clouer le bec à ses adversaires.*

*Sachant combien Pierre Albert-Birot était lié d'amitié avec Robert Denoël, le sachant bien informé, et le rencontrant à Paris quelques mois après la mort de Denoël, j'essayai d'avoir des renseignements plus précis sur les véritables mobiles de ce crime, sur l'enquête policière, et ce qu'on en disait sous le manteau. Mais devant son embarras, ses réticences, son regard fuyant, je compris vite qu'il avait peur qu'on nous écoute et il finit par me dire : « Un bon conseil, n'en parlez pas trop, tenez-vous à distance d'un pareil sujet car il y a danger sous roche, comme ce le fut pour le cas Galmot, l'assassiné de la Guyane. Vous m'avez compris. »*

\*

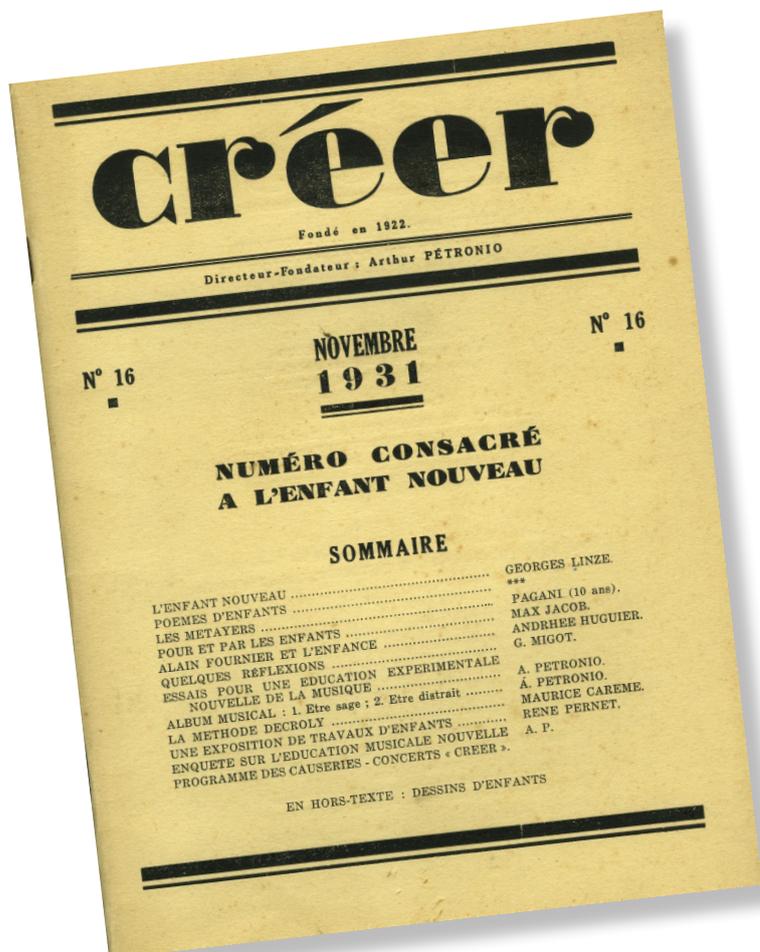
Arthur Petronio avait soixante-dix-neuf ans quand il me communiqua ce texte rédigé à la hâte à partir des notes de son manuscrit en cours d'écriture : les dates s'y télescopent manifestement.

La revue *Créer* commença de paraître en mai 1922. Son tirage est confidentiel (la bibliothèque de l'ULg n'en possède que deux numéros, sur les six parus). Petronio en est le « meneur de jeu », comme il l'écrit, secondé au secrétariat par Gilles Anthelme, pseudonyme de Francis Soulié [Anvers, 21 juillet 1897 - ?].



Le comité de rédaction est composé de Robert Denoël, qui publie des chroniques sur les livres nouveaux sous les pseudonymes de Jacques Marlande ou de Jacques Cormier, de Georges Poulet qui signe Georges Thialet, du peintre Auguste Mambour, de Henri Goossens et de René Graindorge. L'aventure de *Créer* à Liège s'arrête en 1923, après le sixième numéro, à cause de dissensions au sein de l'équipe (le départ de Denoël pour Paris n'a lieu que trois ans plus tard).

La visite de Petronio rue Amélie a sans doute bien eu lieu en 1942, mais non la tirade grandiloquente qu'il prête à Denoël, puisque les livres qu'il lui offre datent de 1933 et 1937. L'allusion à Max Jacob est, elle, à sa place.



© Henri Thyssens, 2005-2018

**Sources :** Archives de Cavillon  
avec l'aide précieuse d'Hélène Maignan  
archiviste de la ville pour la numérisation  
de ces documents.

ARTHUR  
PÉTRONIO

APPEL  
AUX  
POÈTES

POUR  
UNE NOUVELLE  
EXPÉRIENCE

POÉTIQUE

PAR  
LE  
CHŒUR

V  
E  
R  
B  
O  
P  
H  
O  
N  
I  
Q  
U  
E

bre. Dans ce nombre il faut compter six poèmes dans leur version originale ; les autres sont des orchestrations verbales de textes de Rimbaud, Corbière, Laforgue, Apollinaire, Desnos, Plisnier, Cocteau, Hellens, Romains, Cadou, Fiumi, etc...

Le premier RECITAL VERBOPHONIQUE aura lieu à CAVAILLON sur la colline Saint-Jacques, le DIMANCHE 21 JUIN par la CHORALE VERBOPHONIQUE dont ce sera le baptême (3). A cette manifestation participera également la Chorale mélodique du COMTAT VENAISSIN.

Tous les poètes désireux d'assister à ce spectacle de la parole rythmée et de s'initier au mode d'expression verbophonique, auront à cœur d'être présents ce jour-là à CAVAILLON où notre Comité d'organisation se fera une joie de les accueillir. Nous prouverons par cette démonstration, combien la POESIE est encore capable de susciter un lyrisme collectif chez des auditeurs les moins préparés à cette connaissance et comment, par la technique verbophonique, un simple groupement choral mixte de douze à vingt-quatre voix récitant sans vaines prétentions artistiques peut atteindre à l'émotion la plus intense, sans cris ni gesticulations, par l'unique discipline du verbe sonnante.

Laboratoire d'expérience et Centre d'essai verbophonique, la CHORALE SAINT-JACQUES DE CAVAILLON est ouverte à tous les poètes qui ont conscience qu'un lyrisme nouveau est en marche, et que les efforts conjugués de tous les poètes seront nécessaires pour tenter de reconcilier la POESIE avec l'Homme, et l'Homme avec son univers. Demain la POESIE vivra en nature dans les festivités populaires ou ne sera pas. Demain, la POESIE « sera faite par tous et non par un » comme l'écrivait Lautréamont. Ces vérités nous les attesterons le DIMANCHE 21 JUIN où tous les vrais poètes seront présents à CAVAILLON dans le Comtat Venaissin.

Arthur PETRONIO.

(3) Ce premier rassemblement de poètes à Cavailon est le préliminaire du Festival et Congrès verbophonique qui aura lieu en 1954.

POÈTES

VOUS ÊTES INVITÉS A ASSISTER  
LE DIMANCHE 21 JUIN 1953

A

CAVAILLON

sur la Colline de St-Jacques

dans un cadre enchanteur

LA DURANCE — LE LUBERON — LE VENTOUX  
LES MONTS DE VAUCLUSE — LES ALPILLES

au

PREMIER RÉCITAL

donné par la

CHORALE VERBOPHONIQUE

St-Jacques de Cavailon

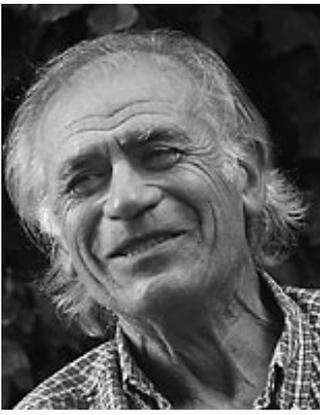


Ecrivez-nous, donnez-nous votre adhésion.

Pour tous renseignements : S'adresser à M<sup>lle</sup> Aimée BLANCHET,  
Secrétaire général du Comité d'organisation  
16, rue Bel-Air, à Cavailon (Vaucluse)

Sources :

Archives de Cavailon  
avec l'aide précieuse d'Hélène Maignan  
archiviste de la ville pour la numérisation  
de ces documents.



## Serge Bec

né le 27 août 1933 à Cavaillon, mort le 27 février 2021.  
Poète, écrivain, journaliste, critique.

Mouvement Surréalisme, Occitanisme

*Majoral du Félibrige  
depuis 2009*

*Prix Antigone de la ville  
de Montpellier,  
Grand prix littéraire  
de Provence*

Serge Bec a passé son enfance près d'Apt, dans la minoterie familiale. Il est élève au lycée d'Apt puis étudiant à la faculté d'Aix-en-Provence et à l'École supérieure de journalisme.

Après avoir effectué son service militaire en Algérie (27 mois), il devient journaliste, critique d'art et correspondant de l'Agence France-Presse.

Abandonnant le journalisme, il est maire adjoint délégué à la culture de la ville d'Apt de 1977 à 1983, puis directeur adjoint du parc naturel régional du Luberon.

Depuis 1977, il est rédacteur en chef de la revue qu'il a créée, Le Pays d'Apt. Il est auteur de guides touristiques, de romans, et de recueils poétiques. En 2009, il est fait Majoral du Félibrige.

### Œuvre poétique

Li Graio negro / Les Corneilles noires, avec Pierre Pessemesse,  
Les Presses Universelles, 1954.

Cants de l'estre fòu/Chants de l'être fou, éditions de l'Ase Negre, 1957,  
Prix Théodore Aubanel.

Miegterrana / Méditerranée, Institut d'études occitanes, coll. Messatges, 1957.

Memòria de la carn, seguit de Auba / Mémoire de la chair, suivi de Aube,  
Institut d'études occitanes, coll. Messatges, 1960.

Auceus de l'ivern / Oiseaux de l'hiver, in Action poétique, juin-sept 1960.

Galina blanca e marrit can / Poule blanche et chien méchant,  
Éditions 4 Vertats, 1968.

Balada per Lili Fòng / Ballade pour Lilly Phong,  
Les amis de la culture catalane, 1969.

Cronicas dau rèire-jorn / Chroniques à contre-jour, Éditions Vent Terral, 1978.

Sièu un país / Je suis un Pays, Edisud, 1980, Prix Pétrarque.

Cants de nòstrei pòbles encabestrats / Chants de nos peuples enchevêtrés,  
Éditions Vent Terral, 1985.

Pouèmo de la Clarenciero I / Poèmes de la Clarencière (I),  
Éditions Ma Provence, 1989.

Sesoun de guerro / Saison de guerre, Les Cahiers de Garlaban, 1991,  
Grand Prix Antigone de la ville de Montpellier.

Tres balado / Trois ballades, Edisud, 1993.

La nuech fendasclada / La nuit pourfendue, Éditions À chemise ouverte, 1994.

Pouèmo de la Clarenciero II / Poèmes de la Clarencière (II),  
Éditions de l'Astrado, 1998, Prix Frédéric Mistral.

Suito pèr uno eternita / Suite pour une éternité, édition trilingue provençal-français-allemand, Éditions en Forêt / Verlag Im Wald, 2002.

Saume dins lo vènt / Psaume dans le vent, Éditions de la Cardère, 2006.  
Femna mon Amor / Femme mon Amour, Éditions Letras d'òc, 2008.

### **Il a présenté son parcours poétique dans :**

Entre Gascogne et Provence - Itinéraire en lettres d'Oc, Entretiens réalisés par Jean-Luc Pouliquen avec Serge Bec et Bernard Manciet, Édisud, Aix-en-Provence, 1994.

### **Œuvre en prose**

#### **Romans**

Repérages érotiques (roman érotique) (Editions Média 1000, 1982)  
Les diables de Rochelune (roman érotique) (Editions Média 1000, 1982)  
Mémé, je ne veux pas que tu meures (récit) (Editions Ma Provence, 1989)  
L'otage des loups (Editions Autres Temps, 1997)  
Cagole (roman noir) (Editions Autres Temps, 2001)  
La malédiction d'Hadès (roman policier) (Editions de la Cardère, 2005)

### **Livres de photographies sur la Provence**

Un village de Provence : Murs, photographies de Hans Silvester  
Ed. Equinoxe, 1993  
Fêtes de Provence, photographies de Laurent Giraudou (Ed. Equinoxe, 1994)  
Provence plurielle et singulière, photographies de Gérard Sioen  
Ed. Equinoxe, 1996  
Villages en Provence, photographies de Gérard Sioen (Ed. Equinoxe, 1998)  
Provence des lavandes, photographies de Gérard Sioen (Ed. Equinoxe, 2001)

### **Guides et livres sur la Provence**

Mini-guide des peintres du soleil, 1969.  
Mini-guide poétique du Luberon, 1969.  
Almanach des plaisirs du Luberon (1979-1980),  
en collaboration avec Charles Nugue.  
Fantastique Pays d'Apt, Les Presses Universelles, 1979.  
Votre guide en Luberon, en collaboration avec René Bruni,  
Éditions Edisud, 1986.  
Le Luberon et sa région, Éditions Solar, 1992.  
Carnets d'un naturaliste amateur en Luberon (illustrations d'Eric Alibert),  
Equinoxe, 1997.

Mon poing arrache le soleil  
Planté dans la chair traître du jour  
Comme il ferait d'une pomme d'amour

Pendant ce temps les paroles ont le prix du sang coupé

La guerre s'est clouée dans la bedaine du peuple  
La guerre s'enrichit  
Et ne cesse d'hypnotiser les oiseaux de son corps.

*Extrait d'Aube,  
œuvre poétique 1954-1960,  
éditions Jom, 2012.  
Serge Bec*



## Alexandre Dumas

né le 24 juillet 1802 à Villers-Cotterêts,  
mort le 5 décembre 1870 à Puys  
Romancier, dramaturge, écrivain

### **Alexandre Dumas addict aux melons de Cavaillon**

*Il les aimait tant les melons de Cavaillon, qu'il en fit une monnaie d'échange ! Et ce n'est pas une légende urbaine ! Car aussi surprenant que cela puisse paraître, il est une histoire posée sur papiers officiels qui lie le talentueux et si gourmand écrivain Alexandre Dumas à la cité cavare et sa célèbre production de cucurbitacées. Le jour où, en 1864, la bibliothèque municipale voulut rajouter à son fonds de collection ses «Trois Mousquetaires», «Comte de Monte-Cristo» et autres ouvrages, l'auteur requit d'être rémunéré au moyen original d'une rente viagère «en melons», rente dont il définit lui-même les termes précis. Ainsi selon ses propres conditions entérinées par conseil municipal de l'époque, un melon lui fut envoyé à date fixe chaque mois et ce jusqu'à sa disparition en 1870. En échange de quoi, il fit don à la ville de la totalité de son œuvre publiée. «Ayez la bonté de dire à M. Tourel, votre honorable Maire, que je mets à cet envoi une condition. Si la ville de Cavaillon estime mes livres, j'aime fort ses melons, et je désire qu'en échange de mes volumes il me soit constitué, par arrêté municipal, une rente viagère de douze melons par an.» Enfin, dans son Grand dictionnaire de cuisine, l'homme de lettres dira élogieusement : «Je n'ai qu'un désir à émettre, c'est que mes livres aient toujours pour les Cavaillonnais le même charme que leurs melons ont pour moi. C'est à la fois une occasion qui se présente d'exprimer à mes bons amis de Cavaillon toute ma reconnaissance, et de désigner à toute l'Europe leurs melons comme les meilleurs que je connaisse.»*

**Source :** <https://www.laprovence.com/article/edition-vauclose/4689028/alexandre-dumas>

### **Revenons à la biographie d'Alexandre Dumas**

Proche des romantiques et tourné vers le théâtre, Alexandre Dumas écrit d'abord un vaudeville à succès et des drames historiques comme Henri III et sa cour (1829), La Tour de Nesle (1832), Kean (1836). Auteur prolifique, en l'espace de sept ans (1844-1850), il produit avec la collaboration d'Auguste Maquet toutes les grandes œuvres qui assureront sa renommée. Publiées dans quatre journaux, La Presse, Le Siècle, Le Constitutionnel et le Journal des débats, ce sont, dans l'ordre de parution : Les Trois Mousquetaires (1844), Le Comte de Monte-Cristo (1844-1846), La Reine Margot (1844-1845), Vingt Ans après (1845), Le Chevalier de Maison-Rouge (1845-1846), La Dame de Monsoreau (1845-1846), Joseph Balsamo (1846-1848), Les Quarante-cinq (1847), Le Vicomte de Bragelonne (1847-1850), Le Collier de la reine (1848-1850).

Son rythme de travail est effréné. « Bon jour, mauvais jour, j'écris quelque chose comme 24 000 lettres dans les vingt-quatre heures » (Dumas table sur 50 lettres par ligne et il est payé à la ligne). Il écrit au fur et à mesure des parutions, souvent plusieurs romans en même temps, entrecroisant sans s'y perdre plusieurs intrigues distinctes, changeant de siècle d'un roman à l'autre.

Chevalier de la Légion  
d'honneur.  
Transfert au Panthéon  
(2002)

## **Le Château de Monte-Cristo.**

Dumas dispose alors de très gros revenus, mais il dépense encore plus, prodigue avec ses maîtresses et ses amis, et vit à crédit, empruntant toujours, engageant ses droits d'auteur à venir, à la merci du moindre à-coup. Il fait bâtir le château de Monte-Cristo à Port-Marly, une bâtisse de style composite, à la fois Renaissance, baroque et gothique.

La révolution de 1848 va ruiner Dumas. D'une part la révolution le prive de ses rentrées habituelles (arrêt du théâtre et des feuilletons pendant plusieurs mois), d'autre part il s'arrête de travailler pour se mettre en campagne. Il est candidat malheureux dans l'Yonne aux élections législatives qui suivent. Il soutient ensuite Louis Eugène Cavaignac contre Louis-Napoléon Bonaparte. Il publie en 1848 *Le Collier de la reine* et son fils publie *La Dame aux camélias* la même année. Il collabore à des journaux éphémères puis rédige, seul, un journal *Le Mois*, qui paraît de mars 1848 à février 1850.

En 1849, Dumas est obligé de vendre aux enchères son château. Son théâtre fait faillite en 1850. Le 10 décembre 1851, menacé de banqueroute, Dumas s'exile à Bruxelles avec Victor Hugo, pour protester contre le coup d'État de Napoléon III. Il commence l'écriture de ses *Mémoires à Bruxelles*.

Dumas revient à Paris au début 1853 en cédant 45 % de la propriété littéraire de ses œuvres présentes et futures à ses créanciers.

Fin gourmet, il est même l'auteur d'un *Grand dictionnaire de cuisine*, dont le manuscrit est remis à l'éditeur en mars 1870 et publié après sa mort, en 1873.

En septembre 1870, après un accident vasculaire qui le laisse à demi paralysé, Dumas s'installe dans la villa de son fils à Puy, quartier balnéaire de Neuville-lès-Dieppe. Il y meurt le 5 décembre 1870.

## **Œuvres**

Ivanhoé, 1822

Pièce publiée en 1974.

La Chasse et l'Amour, 1825N 4

La Noce et l'Enterrement, 1826N 5

Fiesque de Lavagna, 1828

Pièce publiée en 1976.

Henri III et sa cour, 1829

La Cour du roi Pétard, 1829

Parodie de Henri III et sa cour.

Christine, ou Stockholm, Fontainebleau et Rome, 1830

Napoléon Bonaparte ou Trente Ans de l'histoire de France, 1831

Antony, 1831

Charles VII chez ses grands vassaux, 1831

Richard Darlington, 1831, publié en 1832

Térésa, 1832N 6

Le Mari de la veuve, 1832

La Tour de Nesle, 1832N 7

Le Fils de l'émigré, 1832

Pièce publiée en 1995.

Angèle, 1833, publié en 1834N 6

La Vénitienne, 1834N 8

Catherine Howard, 1834

La Tour de Babel, 1834

Cromwell et Charles Ier, 1835

Le Marquis de Brunoy, 1836

Don Juan De Marana, 1836

Kean, ou Désordre et Génie, 1836

Caligula, 1837, publié en 1838N 9, tragédie en cinq actes et en vers.

Paul Jones, 1838

Adapté la même année en roman.  
 Le Bourgeois de Gand ou le Secrétaire du duc d'Albe, 1838  
 Bathilde, 1839N 9  
 Mademoiselle de Belle-Isle, 1839  
 L'Alchimiste, 1839N 9  
 Léo Burckart, 1839N 9  
 Jarvis l'honnête homme ou Le Marchand de Londres, 1840N 10  
 Un mariage sous Louis XV (comédie), 1841N 11  
 Jeannic le Breton, ou le Gérant responsable, 1841N 8  
 Lorenzino, 1842  
 Une nuit à Florence sous Alexandre de Médicis, 1861.  
 Le Séducteur et le MariN 10, 1842  
 Halifax, 1842N 12  
 Le Mariage au tambour, 1842N 13  
 Les Demoiselles de Saint-Cyr, 1843N 14  
 Louise Bernard, 1843N 14  
 L'École des princes, 1843  
 Le Laird de Dumbiky, 1844N 14  
 Le Garde-forestier, 1845N 13  
 Un conte de fées, 1845N 13  
 Échec et mat, 1846  
 Intrigue et Amour, 1847  
 Catilina (tragédie), 1848N 15  
 Hamlet, prince de Danemark, 1848N 16  
 Le Cachemire vert, 1849  
 Le Comte Hermann, 1849  
 Le Connétable de Bourbon ou l'Italie au XVIe siècle, 1849  
 Le Testament de César, 1849  
 Trois Entractes pour l'amour médecin, 1850  
 Le Vingt-quatre février ou L'Auberge de Schawasbach, 1850  
 Les Chevaliers du Lansquenet, 1850  
 Le Vampire, 1851N 15  
 La Barrière de Clichy, 1851  
 Les Âmes vaillantes, 1852  
 Le Marbrier, 1854N 17  
 La Conscience, 1854N 18  
 La Jeunesse de Louis XIV, 1854  
 Romulus, 1854  
 L'Orestie (tragédie), 1856  
 La Tour Saint-Jacques, 1856N 19  
 Le Fils de la nuit ou le Pirate, 1856N 20  
 Le Verrou de la reine, 1856  
 L'Invitation à la valse, 1857N 16  
 L'honneur est satisfait, 1858  
 L'Envers d'une conspiration, 1860N 21  
 La Veillée allemande, 1863  
 Roméo et Juliette, 1864  
 Pièce publiée en 1976.  
 Les Voleurs d'or, 1864  
 Pièce retrouvée en 2002.  
 Valentin-Valentine ou Valentin et Valentine, 1868N 22

### **Adaptations de ses romans et nouvelles**

Piquillo (opéra-comique), 1837  
 Avec Gérard de Nerval, musique d'Hippolyte Monpou.

Samson (oratorio), 1855-1856

Oratorio publié en partie en 1856. Le manuscrit est perdu.

Thaïs ou La Bacchante (opéra comique), 1858

Musique d'Eugène Gautier. La partition et le manuscrit ont disparu dans l'incendie de la Salle Favart. Une copie du livret est conservée.

Le roman d'Elvire (opéra-comique), 1860

Avec Adolphe de Leuven, musique d'Ambroise Thomas.

### **Poésie**

Élégie sur la mort du général Foy, 1825

Canaris (dithyrambe), 1826

Le Sylphe, 1826

Préludes poétiques, 1827

Recueil de 18 poèmes.

La Pérouse (ode), 1828

L'Embarquement, 1830

L'Ange de poésie, 1833

La Belle Isabeau, conte pendant l'orage, mis en musique par Berlioz (1843)

Jeanne d'Arc au bûcher, 1846 - Scène dramatique » en octosyllabes mise en musique par Liszt.

Bouts-rimés, 1865

### **Contes et nouvelles**

Blanche de Beaulieu ou la Vendéenne ou La Rose rouge, 1826N 23, 1831

Le Cocher de cabriolet ou Marie, 1826N 23

Laurette ou le Rendez-vous, 1826N 23

Une jôûte, 1831

Un bal masqué, 1833

Cherubino et Celestini, 1835

Souvenirs d'Anthony (recueil), 1835N 24

Scènes historiques 1425-1426 : La Main droite du sire de Giac, 1836

Monseigneur Gaston Phœbus, 1839N 25.

Maître Adam le Calabrais, 1839-1840

Praxède, suivi de Don Martin de Freytas et de Pierre-le-Cruel (nouvelles), 1841

La Chasse au châtre (nouvelle), 1841

Aventures de Lydéric, grand-forestier de Flandre, 1841

Chronique du roi Pépin, 1841

Chronique de Charlemagne, 1841

Histoire d'un mort. Invraisemblance, 1844

Une âme à naître ou Histoire d'une âme, 1844

Bernard, 1844

Contes, 1844

Histoire d'un casse-noisette<sup>33</sup>,

Le Roi des taupes et sa fille,

La Bouillie de la comtesse Berthe, etc.

La Pêche aux filets (nouvelle), 1845

Une amazone, 1845

Nouvelle rééditée en 1859 sous le titre Herminie (avec Marianna) puis en 1862 dans les Œuvres complètes avec Une aventure d'Amour ; également réédité séparément par Calmann-Lévy en 1888 sous le titre Hermine, l'Amazone.

Les Mille et Un Fantômes, 1849N 26

Les Mille et Un Fantômes : Une journée à Fontenay-aux-Roses

La Femme au collier de velours

Les Mariages du père Olifus

Le Testament de M. de Chauvelin

Un dîner chez Rossini

Les Gentilshommes de la Sierra-Morena  
Le Lièvre de mon grand-père.  
Le Curé de Boulogne, 1851  
Publié dans Mes mémoires.  
Les Drame de la mer (recueil), 1852  
Bontekoe,  
Le Capitaine Marion,  
La Junon  
Le Kent  
Contes réunis dans Causeries, 1854  
Un voyage à la lune, ou le Cauchemar de Mocquet , 1854  
Les Étoiles commis-voyageurs, 1854  
Désirs et Possession  
Publié dans Le Mousquetaire, repris dans Contes pour les grands et les petits enfants (1859).  
Une mère  
Conte publié dans La Monte Cristo, repris dans Bric-à-brac (1861).  
L'Assassinat de la rue Saint-Roch, 1860-1861 (inspiré par PoeN 27)  
Feuilleton paru en italienN 28. Traduit en français en 2013N 29.  
Le Comte de Mazzara, 1866  
Un cas de conscience, 1866 en feuilleton  
Publié en volume en 2016.  
L'Armoire d'acajou, 1868  
Le Dévouement des pauvres, 1868

### **Romans**

Romans de la Régence :  
Le Chevalier d'Harmental, 1842  
Une fille du Régent, 1845  
Trilogie des Mousquetaires  
Les Trois Mousquetaires, 1844  
Vingt Ans après, 1845  
Le Vicomte de Bragelonne ou Dix Ans plus tard, 1847-1850  
Le Comte de Monte-Cristo, 1844–1846  
Trilogie des guerres de Religion (trilogie des derniers Valois)  
La Reine Margot, 1845  
La Dame de Monsoreau, 1846  
Les Quarante-cinq, 1847-1848  
Le Chevalier de Maison-Rouge,  
Mémoires d'un médecin  
Joseph Balsamo, 1846  
Le Collier de la reine, 1849-1850  
Ange Pitou, 1851  
La Comtesse de Charny, 1852-1855  
La Maison de Savoie, 1852-1856 et 1863-1864  
Les Mohicans de Paris, 1854-1855  
Salvator, 1855-1859  
La San-Felice, 1863-1865  
Trilogie de Sainte-Hermine  
Les Compagnons de Jéhu, 1856  
Les Blancs et les Bleus, 1867  
Le Chevalier de Sainte-Hermine

### **Autres romans**

Chroniques de France :  
Isabel de Bavière, 1835

La Comtesse de Salisbury, 1836 en feuilleton, puis 1839 et 1848 en volume.  
Une partie du roman fut publiée sous le titre ; Édouard III.  
Pascal Bruno, 1837  
Pauline, 1838  
La Salle d'armes (recueil), 1838  
Le Capitaine Paul, 1838  
Le Capitaine Pamphile, 1839  
Acté, 1838 en Belgique et 1839 en France  
Aventures de John Davys, 1840  
Othon l'archer, 1840  
Le Maître d'armes, 1840 en feuilleton  
Georges, 1843  
Ascanio ou l'Orfèvre du roi, 1843  
Amaury, 1843  
Albine, 1843 à Bruxelles, puis Le Château d'Eppstein, 1844 en France  
Les Frères corses, 1844  
Sylvandire, 1844  
Fernande, 1844  
Cécile ou la Robe de nocces, 1844  
Gabriel Lambert, 1844  
La Guerre des femmes, 1845  
Le Bâtard de Mauléon, 1846  
La Tulipe noire, 1850  
La Colombe, 1850  
Le Trou de l'enfer, 1850  
Dieu dispose, 1851  
Olympe de Clèves, 1851  
Conscience l'innocent, 1852  
La Royale Maison de Savoie, 1852-1856  
Le Pasteur d'Ashbourne, 1853  
Isaac Laquedem (inachevé), 1853  
Ingénue, 1853  
La Jeunesse de Pierrot, 1854  
Le Capitaine Richard, 1854 en Belgique  
Catherine Blum, 1854 - Adapté au théâtre sous le titre Les Forestiers.  
El Salteador, 1854 - Adapté au théâtre sous le titre Le Gentilhomme de la montagne.  
Le Page du duc de Savoie, 1854-1855  
Le Meneur de loups, 1857  
Le Chasseur de sauvagine, 1858  
Ainsi soit-il, 1858 en feuilleton, puis 1862 sous le titre Madame de Chamblay.  
Les Louves de Machecoul, 1858  
Black, 1858  
L'Horoscope (inachevé), 1858  
Le Médecin de Java, 1859 en Belgique N 43, puis 1871 sous le titre L'Île de feu  
Histoire d'un cabanon et d'un chalet, 1859 en Belgique, puis Monsieur Coumbes  
Roman marseillais (1860) puis Le Fils du forçat (1865)  
Jacquot sans oreilles, 1859 en Belgique, puis 1873 en France  
Une aventure d'amour : un voyage en Italie, 1859-1860, puis 1862 en volume  
Le Père La Ruine, 1860  
Les Drames galants - La Marquise d'Escoman, 1860  
Mémoires d'Horace, 1860 en feuilleton  
Une nuit à Florence sous Alexandre de Médicis, 1861  
Adapté de sa pièce Lorenzino (1842).  
René d'Argonne, le volontaire de 92 ou René Besson,  
mémoires d'un volontaire de 92 (inachevé), 1862

Pietro Monaco sua moglie Maria Oliverio e i loro complici, 1864  
Souvenirs d'une favorite ou Confessions d'une favorite, 1864  
Mémoires imaginaires de Lady Hamilton.  
Le Comte de Moret, 1865-1866 en feuilleton  
Publié en volume d'après le manuscrit, en 1946, sous le titre Le Sphinx rouge. Parisiens et Provinciaux, 1866 en feuilleton  
La Terreur prussienne, 1867 en feuilleton, puis 1868 en volume  
Création et Rédemption, 1869-1870 en feuilleton, 1872 en volume  
La Maison de Savoie, depuis 1555 jusqu'à 1850  
    Publié en Italie de 1852 à 1856 et réédité pour la première fois en France  
    Composé de 4 tomes :  
Emmanuel Philibert, ou la France et l'Italie au XVIe siècle, 1852  
Emmanuel Philibert - Léone-Léona, 1853  
Mémoires de Jeanne d'Albert de Luynes, comtesse de Verrue, surnommée la Dame de Volupté  
Charles Emmanuel III (depuis 1730 jusqu'à 1773)  
De Victor Amédée III à Charles Albert (de 1773 jusqu'en 1849)  
Le Page du duc de Savoie, 1854 en feuilleton, puis 1855 en volume  
Reprise des tomes 1 et 2 de La Maison de Savoie (1852-1853).  
La Dame de volupté. Mémoires de Mlle de Luynes, 1863  
Contient des extraits de La Maison de Savoie, tome 3 (1855).  
Les Deux Reines, suite et fin des Mémoires de Mlle de Luynes, 1864

### **Voyages**

Récits et Impressions de voyages  
Impressions de voyage, 1833-1834 et 1837  
Le Midi de la France, 1841  
Excursions sur les bords du Rhin, 1841-1842  
Récits de voyages en Italie :  
Une année à Florence, 1841  
La Villa Palmieri, 1842  
Le Capitaine Arena , 1842  
Le Speronare, 1842  
Le Corricolo, 1843  
Impressions de voyage : Espagne et Afrique  
De Paris à Cadix, 1847-1848  
Le Véloce ou Tanger, Alger et Tunis, 1848-1851  
Impressions de voyage : Russie et Caucase  
Voyage en Russie, 1858-1862,  
    publié en feuilleton dans Le Monte-Cristo (1858-1859),  
    le Siècle (1861) et Le Monte-Cristo (1862).

### **Biographies et essais historiques**

Rapport au Général La Fayette sur l'enlèvement des poudres de Soissons, 1830  
La Vendée après le 29 juillet, 1831  
Gaule et France (essai), 1833  
Guelfes et Gibelins, 1836  
Murat, 1838  
Napoléon, 1839-1840  
Les Stuarts, 1840  
Une partie fut publiée sous le titre : Jacques IV et Jacques V,  
    rois d'Écosse, fragment de l'histoire des Stuarts.  
Jeanne la pucelle (1429-1431), 1842  
Texte repris dans Jeanne d'Arc, 1843.  
Filles, Lorettes et Courtisanes, 1843  
Un Alchimiste au dix-neuvième siècle, 1843

Biographie de Henri de Ruolz.

L'Armée française, publiée par ordre de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans, Prince Royal.

Histoire du 23<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, 1841.

Histoire du 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, 1843.

Histoire du 24<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, 1845.

Les Médicis, 1845 - Histoire de deux siècles ou la Cour, l'Église et le peuple depuis 1650 jusqu'à nos jours (XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle) :

Louis XIV et son siècle, 1844-1845

La Régence, 1849

Louis XV, 1849

Louis XVI et la révolution ou Histoire de Louis XVI et de Marie-Antoinette, 1850-1851

Le Drame de quatre-vingt-treize ; Scènes de la vie révolutionnaire, 1851-1852

Le Dernier roi des français ou Histoire de la vie politique et privée de Louis-Philippe, 1852

Montevideo ou Une nouvelle Troie, 1850

Pamphlet sur le siège de Montevideo.

Les Grands Hommes en robe de chambre :

César, 1855

Henri IV, 1855

Louis XIII et Richelieu, 1856

Charles le Téméraire, 1857

La Route de Varennes, 1858 en feuilleton, 1860 en volume

Chronique d'un voyage effectué l'été 1856.

Lettres de Saint-Pétersbourg ou Lettres sur le Servage en Russie, publiées dans  
Le Siècle en 1858-1859, en volume en 1859 en Belgique

Elles ont été ajoutées en appendice aux Impressions de voyage : En Russie en 1865.

Le Pape devant les évangiles, publication en Italie, 1861.

Épopée de Garibaldi

Mémoires de Garibaldi, traduits sur le manuscrit original, 1860-1861

Une odyssee en 1860, en feuilleton dans Le Monte-Cristo en 1862.

Révolution de Sicile et de Naples, 1861

Naples et ses provinces, 1861-1863

Ali Pacha, dans L'Indipendente, 1862

Les Bourbons de Naples, 1862

Publié en italien (I Borboni di Napoli) dans L'Indipendente et Le Monte-Cristo. Traduit en français en 2012 sous le titre Les Deux Révolutions de Paris (1789) et de Naples (1799).

De l'origine du brigandage, des causes de sa persistance et des moyens de le détruire, 1862

Les Hommes de Fer (recueil), 1867

**Les Crimes célèbres, 1839-1840** constituent une collection de 18 récits historiques :

Les Cenci,

La Marquise de Brinvilliers,

Karl Ludwig Sand,

Marie Stuart,

La Marquise de Ganges,

Murat,

Les Borgia,

Urbain Grandier,

Vaninka,

Les Massacres du Midi, de 1551 à 1815

La Comtesse de Saint-Géran, Jeanne de Naples

**Écrits sur l'art et les artistes**

Le Tasse, 1839

La Galerie de Florence, 1841-1842, publication en Italie,

Les Médicis (1860), Trois Maîtres (1861), Italiens et Flamands (1862).

Les Médicis, 1845  
Michel-Ange et Raphaël Sanzio, 1845  
Suite et fin de la Galerie de Florence.  
Mémoires de J.-F. Talma. Écrits par lui-même et recueillis  
et mis en ordre sur les papiers de sa famille par A. Dumas, 1849  
Une vie d'artiste : aventures et tribulations d'un comédien, 1854  
Biographie de Étienne Mélingue.  
La Dernière Année de Marie Dorval, 1855  
L'Art et les artistes contemporains au Salon de 1859, 1859  
Italiens et Flamands, 1861  
Partie de la Galerie de Florence, avec un inédit : Jules Romain.  
Causerie sur Eugène Delacroix et ses œuvres, 1865  
Souvenirs dramatiques (recueil), 1867-1868

### **Chroniques, souvenirs et mémoires**

La Vendée et Madame, 1833  
Ma Jeunesse, 1833  
Comment je devins auteur dramatique, 1833  
Mes Mémoires, 1852-1856  
Souvenirs de 1830 à 1842, 1854-1855  
Dernière partie de Mes Mémoires.  
Causeries (recueil de chroniques, 1854-1857), publié en volume à Bruxelles en 1857  
Comprend Une chasse aux éléphants, Une visite à Garibaldi, etc.  
Histoire de mes bêtes (recueil), 1858-1859 en Belgique (incomplet) et 1867 en France.  
Les morts vont vite (recueil), 1861  
Bric-à-brac, 2 vol. 1861  
Recueil d'articles et de causeries publiées dans Le Mousquetaire et Le Monte-Cristo entre 1853 et 1860. Le deuxième tome a été réédité en 1877 sous le titre Propos d'art et de cuisine.  
Les Fous du docteur Miraglia, 1860  
La Chasse, 1864, dans Le Journal illustré  
Les Serpents, 1864, dans Le Grand Journal, (fait partie des multiples articles publiés par Dumas dans les journaux à cette époque, 1874.  
Madame Lafarge, 1866 en feuilleton  
Histoire d'un lézard : Souvenirs de Naples, 1867-1868

### **Journaux**

La Psyché, mars 1826-1827 et 1829  
Le Sylphe, 1827-juillet 1830  
La France nouvelle, mai-juin 1848  
La Liberté, mars-mai 1848  
Le Mois, Revue historique et politique, mars 1848- février 1850  
Le Mousquetaire, quotidien, novembre 1853-février 1857  
Le Monte-Cristo, hebdomadaire, avril 1857-mai 1860 et janvier-octobre 1862  
Le Caucase, quotidien, avril-mai 1859  
Journal du jeudi, mai 1860-??  
L'Indipendente, 1860-1864  
Les Nouvelles, septembre 1865-novembre 1866  
Le Mousquetaire, deuxième série, novembre 1866-avril 1867  
Le D'Artagnan, février-juillet 1868  
Théâtre Journal, juillet 1868-mars 1869

Alors il se traîna avec précaution jusqu'au sommet d'un rocher qui lui dérobait l'aspect de la mer, et de là il vit la tartane achever son appareillage, lever l'ancre, se balancer gracieusement comme une mouette qui va prendre son vol, et partir. Au bout d'une heure, elle avait complètement disparu : du moins, de l'endroit où était demeuré le blessé, il était impossible de la voir. Alors Dantès se releva, plus souple et plus léger qu'un des chevreux qui bondissaient parmi les myrtes et les lentisques sur ces rochers sauvages, prit son fusil d'une main, sa pioche de l'autre, et courut à cette roche à laquelle aboutissaient les entailles qu'il avait remarquées sur les rochers.

*Extrait du « Comte de Monte-Cristo »*  
Alexandre Dumas



## Frédéric Mistral

Né à Maillane, d'une famille de paysans aisés, le jeune Frédéric reçut l'éducation d'un fils de famille et passa sa licence en droit à Aix-en-Provence. Dans *Mes origines, mémoires et récits* (Moun espelido, memòri e raconte, 1906), il dira comment sa double vocation, provençale et poétique, est née du sentiment de la déchéance d'un peuple qui rougit de parler sa langue naturelle ravalée au rang de patois. S'il déclare, aux premiers vers de *Mirèio*, qu'il ne chante que pour les pastre e gènt di mas, c'est parce que ce peuple est son peuple : le peuple de Provence. Son œuvre aurait pu n'être que revendicative, comme le furent bien d'autres œuvres en Europe, en ce temps-là, et comme l'ont été depuis bien d'autres œuvres en Amérique, en Afrique, en Asie. Mais Mistral avait reçu en don le génie poétique.

Mistral fut membre fondateur du Félibrige, membre de l'Académie de Marseille, maître ès-jeux de l'Académie des jeux floraux de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur en 1863 et, en 1904, prix Nobel de littérature pour son œuvre *Mirèio*, encore enseignée de nos jours. Il s'agit d'un des rares prix Nobel de littérature en langue non reconnue officiellement dans l'État auquel il appartient administrativement parlant (avec Isaac Bashevis Singer).

L'écrivain de « langue d'oc » - appellation alors utilisée au XIX<sup>e</sup> siècle - est une figure de la langue et littérature provençales et bien des hommages lui sont rendus en Provence et dans tous les territoires de langue occitane, et ce jusqu'en Catalogne.

### Biographie

Il fonde en 1891 le journal félibréen d'inspiration fédéraliste, *L'Aiòli*, mais échoue dans sa tentative de faire enseigner la langue provençale à l'école primaire.

Mistral est l'auteur du *Tresor dóu Felibrige* (1878-1886), un des premiers grands dictionnaire pour l'occitan. C'est un dictionnaire bilingue, en deux grands volumes, englobant l'ensemble des dialectes occitans. Réalisé minutieusement avec l'appui de correspondants locaux, il donne pour chaque mot les variantes en langue d'oc d'un même mot, sa traduction dans les autres principales langues latines, ainsi que des expressions ou citations incluant le dit mot.

Son œuvre capitale est *Mirèio* (*Mireille*), publiée en 1859, après huit ans d'effort créateur. *Mirèlha*, long poème en provençal, en vers et en douze chants, raconte les amours contrariées de Vincent et Mireille, deux jeunes Provençaux de conditions sociales différentes. Le nom Mireille, *Mirèio* en provençal, est un doublet du mot *meraviho*, qui signifie « merveille ». Mistral trouve ici l'occasion de proposer sa langue, mais aussi de faire partager la culture d'une région en parlant entre autres des *Saintes-Maries-de-la-Mer* et des trois saintes Maries, dont Marthe qui d'après la légende aurait chassé la Tarasque, et de la fameuse *Vénus d'Arles*. Mistral fait précéder son poème par un court *Avis* sur la prononciation provençale.

Mireille, jeune fille à marier d'un propriétaire terrien provençal, tombe amoureuse de Vincent, un pauvre vannier qui répond à ses sentiments. Après

*Frédéric Mistral*  
ou *Frederi Mistral en provençal*  
est un écrivain  
et lexicographe français  
de langue provençale,  
né le 8 septembre 1830 à  
Maillane (Bouches-du-Rhône),  
où il meurt le 25 mars 1914,  
et où il y est inhumé.

avoir repoussé trois riches prétendants, Mireille, désespérée par le refus de ses parents de la laisser épouser Vincent, va aux Saintes-Maries-de-la-Mer en traversant la Plaine de la Crau, écrasée de soleil, afin de prier les patronnes de la Provence de l'aider à obtenir le consentement de ceux-ci. Mais elle est victime d'une insolation en arrivant au but de son voyage et meurt dans les bras de Vincent sous le regard de ses parents.

Mistral dédie son livre à Alphonse de Lamartine en ces termes :

À Lamartine

Je te consacre Mireille : c'est mon cœur et mon âme ;  
C'est la fleur de mes années ;  
C'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles  
T'offre un paysan

Et Lamartine de s'enthousiasmer : « Je vais vous raconter, aujourd'hui, une bonne nouvelle ! Un grand poète épique est né. [...] Un vrai poète homérique, en ce temps-ci ; [...] Oui, ton poème épique est un chef-d'œuvre ; [...] le parfum de ton livre ne s'évaporerait pas en mille ans. »

Mirèio a été traduite en une quinzaine de langues européennes, dont le français, par Mistral lui-même. En 1863, Charles Gounod en fait un opéra.

Le prix Nobel de littérature attribué à Frédéric Mistral, en 1904, pour Mirèio, récompense une œuvre en provençal, langue d'oc, langue minoritaire en Europe et constitue de ce fait une exception. Déjà, en 1901, lors de la première session du prix Nobel de littérature, il faisait figure de favori fort du soutien des intellectuels romanistes de l'Europe du Nord dont l'Allemagne. Pourtant, en dépit des rumeurs qui couraient, le comité suédois décerna le premier Nobel à Sully Prudhomme, candidat officiel de l'Académie française.

### **Principales œuvres :**

Mirèio (1859)

Calendau (1867)

Coupo Santo (1867)

Lis Isclo d'or (1875)

Lou Tresor dóu Felibrige ou Dictionnaire provençal-français, (1879)

Nerto, nouvelle (1884)

La Rèino Jano, drame (1890)

Lou Pouèmo dóu Rose (1897)

Moun espelido, Memòri e Raconte ou Mes origines (1906)

Discours e dicho (1906)

La Genèsi, traducho en prouvençau (traduction de La Genèse, 1910)

Lis óulivado (1912)

Proso d'Armana (posthume) (1926, 1927, 1930)

### **Sources :**

<https://www.universalis.fr/encyclopedie/frederic-mistral>  
[https://fr.wikipedia.org/wiki/Frédéric\\_Mistral](https://fr.wikipedia.org/wiki/Frédéric_Mistral)

Le Pont du Gard, avec son triple rang d'arcades qui le chevauchent, là-haut, les unes sur les autres, est un des plus beaux ouvrages qu'il y ait au monde.

Et pourtant on dit que le diable le bâtit en une seule nuit.

Voici l'histoire : « Il y a ... Qui sait combien de temps... la rivière le Gardon, qui est une des plus traîtres et rapides qu'il y ait, ne se passait qu'à gué. Les riverains décidèrent un jour d'y bâtir un pont. Mais le maître-maçon qui s'était chargé de l'entreprise n'en pouvait point venir à bout. Aussitôt qu'il avait posé ses arcades sur le fleuve, venait une gardonnade, et patatras !... le pont était par terre. Un soir, sur tous les autres, que morne et tout seul, il regardait de la rive son travail effondré par la rage du Gardon, il cria désespéré :

– Cela fait trois fois que je recommence, maudite soit ma vie ! Il y aurait de quoi se donner au diable ! Et aussitôt, pan! le diable en sa présence parut...

– Si tu veux, lui dit Satan, moi je bâtirai ton pont, et je te répons que, tant que le monde sera monde, jamais Gardon ne l'emportera...

– Je veux bien dit le maçon. Et combien me feras-tu payer ?

– Oh! peu de choses : le premier qui passera sur le pont sera pour moi.

– Soit dit l'homme. Et le diable tout aussitôt, à griffes et à cornes, arracha à la montagne des blocs de roche prodigieux et bâtit un colosse de pont comme on n'en avait jamais vu. Cependant le maçon était allé chez sa femme pour lui conter le pacte qu'il avait fait avec Satan.

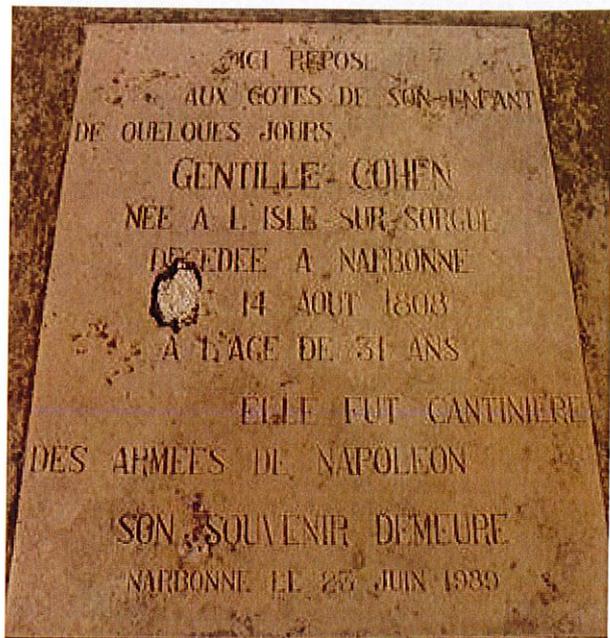
– Le pont, dit-il, sera fini à la prime aube. Mais ce n'est pas tout, il faut qu'un pauvre malheureux se damne pour les autres... Qui voudra être celui-là ?

– Eh! badaud, lui vint sa femme, tout à l'heure une chienne a chassé un levraut tout vivant. Prends ce levraut et, demain à pointe d'aube, lâche-le sur le pont.

– Tu as raison, répliqua l'homme. Et il prend le levraut, retourne à l'endroit où le diable venait de bâtir son œuvre, et, comme l'angélus oscillait pour sonner, il lance la bête sur le pont. Le diable, qui était à l'affût à l'autre bout, reçoit vivement le lièvre dans son sac... Mais voyant que c'était un lièvre, il le saisit avec fureur, et l'emplâtra contre le pont ; et, comme l'angélus sonnait à ce moment, le mauvais esprit, en jetant mille imprécations, s'engloutit au fond du gouffre. Le lièvre depuis, se voit encore sur le pont. Et voilà pourquoi l'on dit que les femmes ont trompé le diable.»

*Extrait de «Le Trésor du Félibrige» (1876)  
par Frédéric Mistral*

# Marie-Louise Martin épouse d'Arbaud dite Marie-Azalaïs



Cette tragique histoire est touchante et pittoresque, mais elle illustre aussi concrètement la grande mobilité des membres des communautés juives du Comtat après leur émancipation par la République : apparemment, un groupe originaire de Cavaillon s'est implanté à Narbonne et cela mériterait des recherches sur place...

**Plaque commémorative (récente) sur la tombe du Parc de la Campana à Narbonne.**

[http://www.wiki-narbonne.fr/index.php?title=Gentille\\_Cohen](http://www.wiki-narbonne.fr/index.php?title=Gentille_Cohen)

« Ici repose aux côtés de son enfant de quelques jours, Gentille COHEN, née à L'Isle-sur-Sorgue, décédée à Narbonne le 14 août 1808 à l'âge de 31 ans. Elle fut cantinière de Napoléon. Son souvenir demeure. Narbonne, le 23 juin 1989. »

**- Marie-Louise MARTIN ép. d'ARBAUD dite Marie-Azalaïs, la felibresso dou Cauloun (pseud.) (Cavaillon, 1834 –Meyrargues, 1917).**

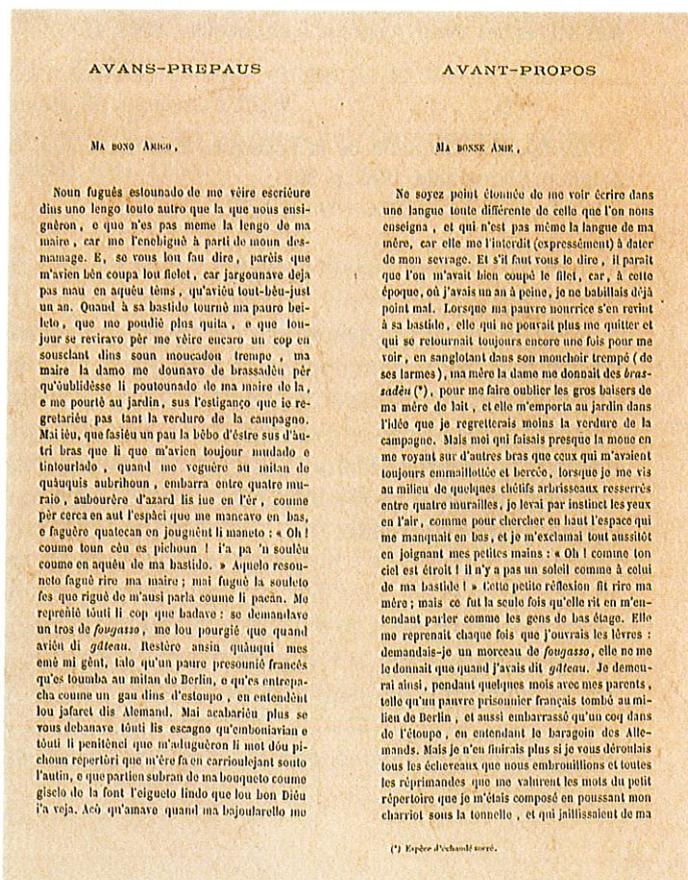
## Une enfance provençale

D'un père érudit et poète (Joseph Antoine Valère Martin, maire de Cavaillon, 1843-1844) et d'une mère raidie par les conventions sociales et le rigorisme religieux (Pauline Eugénie de Raphélis-Soissan), naît Marie-Louise, le 20 juin 1834.

Comme il est d'usage, elle est mise en nourrice dans une bastide dont elle gardera le doux souvenir. Elle s'y imprègne en effet, en même temps que du lait nourricier, de cette « *lango nostro* » qui la ravit. Le sevrage et le retour à la maison paternelle sont rudes : dans l'étroit jardin de la rue de l'Evêché, elle se désole « *Oh ! coume toun ceù es pichoun ! l'a pa' n soulèu coume en aquéu de ma bastido !* » Mais Madame née de Raphélis-Soissan ne supporte pas, chez sa fille, cette langue du peuple tétée au sein de la nourrice et réprime les moindres écarts. L'école se charge d'achever cet apprentissage du français, le temps d'un exil dans un couvent du nord (« *Moi, pauvre enfant du Midi, (...) j'étais désorientée en voyant qu'il fallait parler français même aux vaches* »). De retour à Cavaillon elle se consacre à la « *vie sérieuse* », dédiée aux œuvres domestiques, « *à Dieu, à la famille et à la fraternité humaine.* »

## Sources :

Archives de Cavaillon  
avec l'aide précieuse d'Hélène Maignan - archiviste de la ville pour la numérisation de ces documents.



**Avant-propos des « Amouro de ribas », Avignon, Roumanille, 1863, pp. VI-IX. 1575.**

L'apprentissage du français : « *Elle [ma mère] me reprenait chaque fois que j'ouvrais les lèvres : demandai-je un morceau de fougasso, elle ne me le donnait que lorsque j'avais dit gâteau. Je demeurais ainsi quelques mois avec mes parents, telle qu'un pauvre prisonnier français tombé au milieu de Berlin.* »

(\*) Extrait d'Échambert écrit.



L'ancien hôtel particulier de Pérussis, place de Cabassole, où grandit Marie-Louise Martin. 2003, AMC.

### La 1<sup>ère</sup> femme félibre

C'est alors que le Félibrige entre dans cette vie bien réglée : « *Il m'a semblé que je sortais d'un songe, que je retournais à la métairie si fraîche et ombragée de mon pauvre nourricier.* » Son père lui offre *Lis Oubreto* de Roumanille, puis paraissent *Mireio* et *La Miougrane*... Marie-Louise est éblouie et se décrète (secrètement) félibresse.

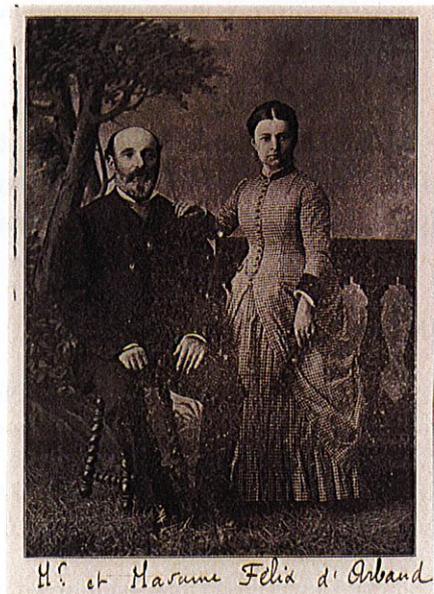
C'est un petit dialogue : « *Madaleno e lou tavan* », qui la fait remarquer par les félibres de l'*Armana Provençau* et paraît en 1860 sous la signature de *La Felibresso dou Cauloun*.

Pressée dès lors par les félibres de réunir ses « *chiffons de papier pour en former un volume* », elle cède à la condition de conserver son pseudonyme (son « *voile de l'Armana* »).

MARTIN Marie-Louise (*La Felibresso dou Cauloun*, pseud.), *Lis Amouro de ribas* (*Les Mûres des rives*), Avignon, J. Roumanille, 1863. 1575.

« *L'Ourfanello, mélodio de la Felibresso dou Cauloun* », *Lis Amouro de ribas*, Avignon, Roumanille, 1863, p. 307.  
(Mélodie pour le poème éponyme, p.28).

*Lis Amouro de ribas* (« Les mûres des rives ») paraissent chez Roumanille en 1863, et sont couronnées aux Jeux Floraux de Sainte-Anne d'Apt. Marie-Louise, la Félibresse du Coulon, a 29 ans et devient la première poétesse publiée par le Félibrige. Elle opte pour un prénom de cour d'amour provençale : Marie-Azalais, et c'est ainsi qu'elle signera cinq ans plus tard, son acte de mariage avec le comte François Philippe d'Arbaud (Cavaillon, 26 août 1868).



Portrait de Marie-Louise Martin et de son époux Félix (*sic*) François Philippe d'Arbaud. Sans date (v.1868). Coll. Palais du Roure, Ms 548.

### L'effacement

Elle se retire dès lors dans son rôle d'épouse et de mère et quitte Cavaillon pour la propriété de son époux à Meyrargues : *la petite Bastide*. Elle vivra le reste de sa vie dans l'ombre de son fils, Joseph, chantre de la Camargue et de la *Nacioun Gardiano*, occupée d'œuvres pieuses et de poésie.

LIS

# AMOURO DE RIBAS

CULIDO PÈR

LA FELIBRESSO DOU CAULOUN



AVIGNOUN

J. ROUMANILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, CARRIÈRO SAINT-AGRICO, 19

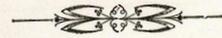
1863

LES

# MURES DES RIVES

CUEILLIES PAR

LA FELIBRESSE DU CAULON



AVIGNON

J. ROUMANILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, RUE SAINT-AGRICO, 19

1863

**Sources :**

Archives de Cavaillon

avec l'aide précieuse d'Hélène Maignan - archiviste de la ville pour la numérisation de ces documents.

# Fondateurs du Félibrige



Frédéric  
Mistral



Théodore  
Aubanel



Joseph  
Roumanille



Jean  
Brunet



Paul  
Giéra



Alphonse  
Tavan



Anselme  
Mathieu

## Le Félibrige

### Le **Félibrige**

(en occitan : *lou Felibrige*  
selon la norme mistralienne  
ou *lo Felibratge*  
selon la norme classique)

Le **Félibrige** est une association qui œuvre dans un but de sauvegarde et de promotion de la langue, de la culture et de tout ce qui constitue l'identité des pays de langue d'oc.

### Histoire

Le Félibrige a été fondé au château de Font-Ségugne (Châteauneuf-de-Gadagne, Vaucluse), le 11 mai 1854, jour de la Saint-Estelle, par sept jeunes poètes provençaux : Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, Théodore Aubanel, Jean Brunet, Paul Giéra, Anselme Mathieu et Alphonse Tavan. Ensemble, ils entendaient restaurer la langue provençale et en codifier l'orthographe.

Une des premières réalisations du Félibrige fut la publication en 1855 d'un almanach entièrement rédigé en provençal, l'*Armana Prouvençau* (*encore publié de nos jours*), précédant la publication par Frédéric Mistral de *Mirèio* (1859) et du *Trésor dóu Felibrige*, premier dictionnaire provençal-français embrassant les divers dialectes de la langue d'oc.

Son action s'est appliquée au provençal dans un premier temps et s'est étendue rapidement à l'ensemble des parlers d'oc, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ses fondateurs avaient émis le souhait que, dans chaque région de ce qui avait constitué jadis les provinces de langue d'oc, se créent des Ecoles regroupant les amoureux de cette langue. L'Escole Gastoû Febus fut fondée en 1896, en Béarn, sous l'impulsion de Michel Camélat et de Simin Palay. Le premier président en fut Adrien Planté, l'un des pères fondateurs avec Jean Eyt, Jean-Victor Lalanne et quelques autres.

La présence du Félibrige sur le territoire où est parlée la langue d'oc a été assurée, entre autres, par des écrivains comme :

Philadelphie de Gerde, Michel Camélat (Miquèu Camelat) et Simin Palay (Gascogne et Béarn), Auguste Chastanet, Robert Benoît, Marcel Fournier, Pierre Miremont et Jean Monestier (Périgord), Albert Arnavielle, Justin Bessou, Jacques et Gabriel Azais, Achille Mir (Languedoc), Arsène Vermeuouse, José Mange, Régis Michalias, Benezet Vidal (Auvergne), Joseph Roux, Albert Pestour, Paul-Louis Grenier et René Farnier (Limousin).

Son action s'est particulièrement développée en Provence où la plupart des écrivains d'expression provençale se sont reconnus dans le Félibrige.

Parmi eux, on peut citer Félix Gras, Xavier de Fourvière, Valère Bernard, Auguste Marin, Pierre Devoluy, Folco de Baroncelli, Joseph d'Arbaud, Bruno Durand, Marie Mauron, Francis Gag, André Chamson, Henriette Dibon, Marcelle Drutel, Marius et René Jouveau, Charles Galtier, Marcel Bonnet, André Compan, Paul Marquion, André Degioanni...

Si le Félibrige est une organisation de défense et de promotion de la langue et de la culture d'oc, son action se situe aujourd'hui au niveau de la reconnaissance de la diversité linguistique et culturelle en France et dans le monde. Il est une des deux organisations présentes sur les 32 départements de langue d'oc avec l'Institut d'études occitanes (I.E.O.) fondé en 1945.

Les premiers statuts du Félibrige, en 1862, établissaient un nombre restreint de membres répartis en sept sections. Depuis 1876, le Félibrige compte des félibres mainteneurs, en nombre illimité, et des félibres majoraux, au nombre de cinquante.

Le Félibrige est présidé par le **capoulié** qui est obligatoirement un des cinquante félibres majoraux.

Le **capoulié** est le gardien de la coupe, symbole du Félibrige. Le capoulié est aidé dans sa charge par un secrétaire général (baile), un trésorier (clavaire) et des assesseurs (assessour). Les assesseurs sont les représentants du capoulié dans les maintenances.

### **Capoulié du Félibrige.**

1876-1888 Frédéric Mistral  
1888-1891 Joseph Roumanille  
1891-1901 Félix Gras  
1901-1909 Pierre Devoluy  
1909-1919 Valère Bernard  
1919-1922 Joseph Fallen  
1922-1941 Marius Jouveau  
1941-1956 Frédéric Mistral neveu  
1956-1962 Charles Rostaing  
1962-1971 Elie Bachas  
1971-1982 René Jouveau  
1982-1989 Paul Roux  
1989-1992 Paul Pons  
1992-2006 Pierre Fabre  
Depuis 2006 Jacques Mouttet

Les « félibres majoraux » (felibre majourau) sont élus à vie par cooptation et détenteurs d'une cigale d'or, qui se transmet à leur mort comme un fauteuil d'académie. Chaque cigale porte un nom symbolique référent à une région, à une ville, à un fleuve ou à une valeur félibréenne. Ce nom lui a été donné par son premier titulaire. Les félibres majoraux composent le consistoire qui est le gardien de la philosophie de l'association.

### **Action**

L'action du Félibrige concerne toutes les expressions (littérature, théâtre, cinéma, chanson, musique...) et tous les supports (conférences, colloques, publications, congrès et festivals...) dès lors qu'ils vont dans le sens du maintien, de l'illustration et de la promotion de la langue et la culture des pays d'oc, de préférence dans la norme mistralienne. L'enseignement de la langue de la maternelle à l'université reste une priorité pour le Félibrige. Cette action est relayée au niveau local par les écoles félibréennes et au niveau régional par les maintenances. Le Félibrige peut agir seul ou en relation avec d'autres mouvements de défense et de promotion de la langue d'oc lorsqu'il s'agit de défendre des intérêts communs, comme la reconnaissance par la France de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires ou encore la prise en compte des langues régionales dans les textes et programmes de l'Éducation nationale.